Oullins (69). Journées GRAME, Théâtre de la Renaissance



Oullins (69). Journées GRAME, Théâtre de la Renaissance du 24 au 26 février 2015. Samuel Sighicelli, Tanguy Viel : Chant d'hiver, spectacle musical, création. Concerts,installations spectacles, jusqu'au 19 mars 2015. Une création chantée-hivernale, bien évidemment en milieu d'hiver : c'est ce que propose la Renaissance, en milieu d'hiver : mélange de musique, video, mise en espace et théâtre, conçu par le compositeur S.Sighicelli et l'écrivain T.Viel, qui font aussi appel aux citations de Schubert (Voyage d'hiver) et du romantisme allemand. Chant d'hiver s'inscrit dans la programmation des Journées du GRAME (jusqu'au 19 mars) et en prolonge l'esprit de recherche.

Eclairs de pensée

« Ce qu'il y a de meilleur dans les sciences, c'est leur ingrédient philosophique, telle la vie dans les corps organiques. A déphilosopher les sciences, que reste-t-il ? Terre, air et eau…. L'eau est une flamme mouillée…Nos pensées elles aussi sont des facteurs effectifs de l'univers…Les objets de l'art romantique doivent se présenter comme les sons d'une harpe éolienne, brusquement, sans être motivés et sans trahir leur instrument… Le désir de savoir est composé étrangement, ou mêlé de mystère et de science….La flamme compose et décompose l'eau. Elle oxyde et désoxyde. Electrise et délectrise. L'air ne serait-il pas le résultat d'une combustion, comme l'eau ?….Il n'est qu'un unique temple sur la terre, c'est le corps humain .On touche au ciel quand on touche au corps humain… » Ces éclairs de pensée – un peu plus tard dans le XIXe, on dirait : des « illuminations »-,

appartiennent à l'un des plus purs témoins du romantisme européen, Friedrich von Hardenberg.

Novalisiana

Vous avez dit, von Hardenberg (1772-1801) ? Novalis, peut-être ? Gagné ! Ce « météore », mort à 29 ans (deux ans de moins sur la terre que Schubert) s'était donné cet hétéronyme latin pour « s'identifier à la terre vierge – terra novalis -, le limon originel de la Genèse, et peut-être le matériau premier du Grand Œuvre » (M.de Gandillac). Et avait laissé avec ses Hymnes à la Nuit un des plus décisifs recueils de la poésie occidentale. Mais ce qu'on sait moins couramment, c'est que cet homme de la fulguration et de l'intuition poétiques avait une formation et un métier scientifiques, non pour orner son apparence, et pas seulement pour obéir à ce que voulait son père, le baron von Hardenberg. Devenu ingénieur des Mines, il étudia passionnément la géologie et l'électricité. Rejoignant en cela le jeune Hölderlin, aux dires d'un de leurs amis : « Ils cherchaient la pensée dans l'action, la beauté esthétique et la science. »

L'ange ingénieur et le doux Franz

Petit excursus pour mieux aborder Chant d'Hiver, en lisant les déclarations de ses auteurs (Samuel Sighicelli, Tanguy Viel… sans oublier Schubert, cité à travers son divinatoire Voyage d'hiver), leur lien en profondeur avec un romantisme allemand dont en « Français cartésiens » nous avons tendance à restreindre le rayon d'action mentale et spirituelle. Ces romantiques ne sont pas seulement classables en poètes, musiciens, philosophes : une de leurs intuitions fondamentales est que « tout » communique dans l'idéal d'absolu qu'ils poursuivent, en écho des humanistes de la Renaissance, et que le compartimentage de l'art serait sottise réductrice, sans générosité. « L'ange ingénieur », suivant la belle formule de Michel Tournier désignant Novalis, et le doux Franz (Schubert) sont certainement les incitateurs et

compagnons de route rêvés pour des chercheurs -écrivain, compositeur – qui aujourd'hui « naviguent »entre Voyage-Art et Aventure-d'un-homme de sciences au pôle glacial de la terre.

Glaciologue soudant l'histoire terrestre

« En une forme scénique directe et intense, avec deux musiciennes (Elsa Dabrowski,Claudine Simon) un comédien (Dominique Tack), un dispositif sonore et visuel (Fabien Zocco) et une chorégraphe (Marian del Valle) deux voyages hivernaux, donc : celui, rêvé, de Schubert et celui, historique, d'un glaciologue dans la nuit polaire. » Et c'est l'évocation d'une mission scientifique réellement menée au pôle absolu du froid terrestre (-89° !) par Claude Lorius – en 1984, merci George Orwell pour la coïncidence ! – qui permet d'évoquer la « reconstitution des climats jusqu'à 400.000 ans en arrière, grâce à une analyse de la glace extirpée à 2000m. de profondeur : eh oui, la remontée des températures moyennes de notre planète depuis le XIXe est en grande partie liée à l'activité humaine ». Ainsi se mélangent, comme dans les romans initiatiques de Novalis (Heinrich d'Ofterdingen, Les disciples à Saïs) les méditations sur l'injonction « être toujours en état de poésie », et les intuitions de la connaissance : « Celui-là seul à qui sont présents les temps primitifs peut découvrir la simple loi de l'histoire…Les hommes sont un cristal pour notre âme, ils sont la nature transparente. »

Un espace de blanc absolu

S.Sighicelli dit de l'écoute qu'elle est « disposition de l'esprit à pénétrer un univers ou être embarqué par lui. Donc trois voix d'un contrepoint :musique intégrant des lieder du Winterreise et un lied de Schumann, ainsi que des outils électroniques ; textes de Tanguy Viel(récit du glaciologue de 1984, sous la forme d'un journal de bord documenté sur son expédition, poésies d'Eichendorff,Novalis, W.Muller – le « librettiste » de Schubert – ; scénographie, avec un espace

blanc et dépouillé, une lumière qui travaille sur des degrés d'obscurité de ce blanc environnant, une video générative en blanc sur noir à partir de modèles empruntés aux sciences de la terre (flux climatiques , vortex des courants marins ou des vents, textures organiques, ondes naturelles, érosion…).D'où une polyphonie scénique, musicale et visuelle au service d'un univers singulier et évolutif.

L'incompréhension et l'effroi

Ce blanc omniprésent, cette solitude d'un monde déchirant et cassé – cela nous vient à l'esprit en revivant la culture romantique -, et bien que l'allusion possible ne soit pas mentionnée dans les documents introductifs à Chant d'hiver, n'est-ce pas aussi, fort contemporain de l'écriture schubertiennne, le tableau de K.D.Friedrich, « La mer de glace » (dit aussi : « Naufrage de l'Espoir », par allusion aux navires des expéditions Hercla et Gripper, ainsi que le mentionne le livre de Gabrielle Dufour), non plus paysage accroché à l'anecdote, mais surtout méditation qui « conduit le regard à la frontière du néant » ? Ou bien « simplement symbole d'une contrée inaccessible, aux confins du monde visible » ? Lors de l'exposition à Dresde, en 1824, le tableau suscita l'incompréhension, et même des réactions d'effroi… tout comme le Winterreise, quand Schubert en donna la première audition privée à ses amis.

On est aussi renvoyé, par une coïncidence homonymique, à la lecture de Friedrich par un… autre (von) Schubert , Gotthilf-Heinrich, qui loua le peintre dans ses Considérations sur les aspects nocturnes des sciences de la Nature, Friedrich découvreur de l'intertextualité esthétique qui voulait faire « représenter » ses tableaux au sein d'une démarche musicale… Oui, admirable romantisme allemand dont les commentaires d'Armel Guerne, et un peu plus tôt, d'Albert Béguin (L'Ame Romantique et le Rêve) contribuent à nous montrer la grandeur, et le sens toujours actuel, urgent !

Compositeur en résidence

On attend donc avec impatience les intuitions qui guident Chant d'hiver. Samuel Sighicelli a été disciple en composition de Gérard Grisey, pensionnaire à la Villa Medicis, co-fondateur avec Benjamin de la Fuente de la Compagnie Sphota (sept spectacles pluri-disciplinaires) ;il conçoit la mise en scène (et espace) comme intimement liée à sa composition. Il a aussi écrit pour le cinema (avec le groupe Caravaggio, dans l'Amour est un crime parfait, des frères Larrieu). La Renaissance d'Oullins l'accueille comme compositeur en résidence depuis 2013. Tanguy Viel (Black Note, Cinema, Paris-Brest) est publié aux éditions de Minuit,il a déjà travaillé avec S.Sighicelli, et pour un livret d'opéra avec Philippe Hurel.

Les Musiques très scéniques du GRAME

Ce Chant d'hiver pour clore l'hiver est un temps inscrit dans la 8e édition (22 janvier- 19 mars) des Journées que le GRAME lyonnais consacre à son intervalle bisannuel du Festival Musiques en Scène. Années paires, M.E.S. donc, vaste dispositif, et années impaires (2015…), un éventail ouvert sur printemps et automne. C'est « création musicale en mouvement, réunissant jeunes musiciens,danseurs et plasticiens autour de compositeurs confirmés,avec une quinzaine de 1ères mondiales et françaises ». En 2015, ce sont activités croisées France-Corée. Expositions, avec jusqu'au 14 mars, une « brouette centenaire » de Félix Lachaize, revenue de Taiwan, et accompagnant Paralell City, installation de Lien Chen Wang. En concerts, le Théâtre de Vienne, un peu avant Chant d'hiver, programme une Voie du Souffle, par le Quatuor Habanera, où sous le vent de l'immense Ligeti, l'esprit du prestigieux aîné Peter Eötvös « protégera »des œuvres de Philippe Leroux, Alexandre Markeas, et Franck Bedrossian (24 février). En deux journées, Smartact confronte art et téléprésence (25-26 février).Une Light Music (Thierry de Mey) met sous la

direction de l'enseignant Jean Geoffroy projections et dispositif interactif pour étudiants musiciens et danseurs du CNSMD (12 mars). Et retour à la Renaissance (18-20 mars) pour un spectacle franco-canadien – 11 percussionnistes, polyphonie de sens et de sons – sur des poèmes de Gaston Miron, L'Homme Rapaillé…

L'œil de l'esprit

Allez, un salut à Friedrich : « Clos ton œil physique, afin de voir d'abord ton tableau avec l'œil de l'esprit. Ensuite fais monter au jour ce que tu as vu dans ta nuit… » Et à Novalis : « On a fait de la musique éternelle et inépuisable de l'univers le tic-tac monotone d'un immense moulin, où on est porté par le torrent du hasard. » Et heureux Chant de nuit !



Oullins (69) Théâtre de la Renaissance. Du 24 au 26 février 2015 (20h). Chant d'hiver, de Samuel Sighicelli et Tanguy Viel.

T. 04 72 39 74 91 ; www.theatrelarenaissance.com

Journées GRAME. Jusqu'au 19 mars.

T. 04 72 07 37 00 ; www.grame.fr

CD. Nuits Occitanes, chants de troubadours. Ensemble

Céladon,Paulin Bündgen, Clara Coutouly (1 cd RICERCAR 340)

CD. Nuits Occitanes, chants de troubadours. Ensemble Céladon,Paulin Bündgen, Clara Coutouly (1 cd RICERCAR 340). *Trouvères, troubadours, fin's amor, mais aussi quelles musiques en ce large temps du milieu de millénaire médiéval ? Pour les ensembles en recherche, il y a beaucoup à réfléchir, évaluer, proposer. C'est ce que le groupe Céladon de Paulin Bündgen accomplit avec bonheur, se centrant sur le « temps des amants », ces Nuits Occitanes du désir, de l'accomplissement et de la menace de l'aube…*

Un âge d'or médiéval



Musique ancienne dit-on, avant le fourre-tout de ces « musiques baroques », aimées du (presque) grand public, et dont pourtant la durée ne semble pas excéder deux siècles, « comprimées » qu'elles sont entre la Renaissance – franchement XVIe- et la Révolution qui avec le pré-romantisme en sonne le glas. Donc « ancienne », ce serait médiévale, des origines (la fin du monde antique ?) au milieu du XVe (on propose la chute de Byzance, empire gréco-romain d'Orient) ? Et quand, un âge d'or musical « ancien » pour ce millénaire européen ? Et comment, religieux – au sein de la chrétienté devenue dominatrice et enclavée dans l'Empire Romain dès le IVe, – ou tout de même échappant par moments privilégiés à cette tutelle, et en quelque sorte « laïque », célébrant en marge l'amour « humain, trop humain » ? Ces

considérations à la va-vite pourront cependant ouvrir sur une écoute en recherche du si beau disque consacré par Céladon aux « Nuits Occitanes », chants d'amour très profane des troubadours aux XIIe et XIIIe occidentaux et méditerranéens.

Bonheur de la fin's amor

Comme l'écrit l'excellente notice de J.Lejeune, les troubadours sont « des amoureux », chevaliers ou jongleurs : leurs origines sont bien diverses et couvrent toutes les classes sociales, du fils d'un boulanger à l'héritier d'une noble famille…Tout se passe au sud de la Loire, ; entre Alpes et Pyrénées, mais aussi vers la péninsule Ibérique, la Catalogne ou la Castille où ils trouvent parfois refuge…Leur langue est la même, la « langue d'oc », ancêtre de l'occitan qu'on peut encore de nos jours entendre dans le sud Français. » Et il ne s'agit pas ici des chants « satiriques, moralisateurs, politiques » ou « de croisade » qui sont aussi le domaine de ces troubadours, mais de la « fin's amor » (amour, parfait, achevé) au noyau même de la « courtoisie » qui porte des valeurs (loyauté, générosité, honneur élégance ») semblant apanage de l'homme, mais dont un renversement dote aussi la femme, devenue suzeraine de son vassal en amour…Cet amour, modèle de relation sentimentale érotique est adultère, car l'amour conjugal est le contraire du libre choix et du consentement, fait d'une tension perpétuelle dans l'assouvissement du désir est sans cesse retardé… »(Michelle Gally)

Musiciens-poètes

Paulin Bündgen et son Céladon circonscrivent donc ici des moments du désir, de la déclaration sans réponse, et celui, privilégié, où la fin de la nuit menace par la lumière d'aube de faire confondre les amants (les guetteurs – « lauzengiers » sont embusqués). La plupart du temps, c'est l'amant qui parle, mais le poète peut être femme (Béatrice de Die…) : ce

musicien-poète laisse aux générations ultérieures –« dans le meilleur des cas »- une ligne de chant (monodie, tendance mélodique, voire « une licence d'adapter « un texte sur d'autres données, éventuellement religieuses. Le rythme aussi est à réinventer, quitte à chercher du côté austère (grégorien…), voire de la danse, évidemment plus frivole. Sans oublier l'écrin ouvert par quatre instrumentistes , qui au même titre que la voix « multipliée », inaugurerait une pré-polyphonie riche d'avenir.

De Dante aux surréalistes

C'est cet ensemble d'invention(s) qui donne son prix à la très stimulante démarche de Paulin Bündgen : savante, sans nul doute, mais sans pédantisme ni rigidité dogmatique, dans un climat d'intuition qui n'oublie jamais son port d'attache, la haute charge d'expressivité amoureuse : les êtres entre eux, évidemment, mais aussi les lieux où se célèbre le culte – la chambre, la tour -, avec la complicité d'une Nature qui égrène les heures et chante l'espace végétal, animal, saisonnier. Ainsi vont les couples libres, anonymes ou nommés, aux sentiments desquels nous communions dans la magie de l'évocation : si proches aussi dans le temps historique et très réel de Dante et Béatrice, bientôt de Pétrarque et de Laure, préfigurateurs aussi des étoiles lointaines et variables qui éclaireront la nuit et l'aube des romantiques allemands, puis des surréalistes et de leur « amour fou ».

Le vaurien sans désir

De la simple monodie qui ouvre ce livre de Nuits Occitanes (Lo vers comens, Marcabru) aux dialogues subtilement entremêlés (voix et instruments) des huit autres chants, on parcourt les chemins d'un « voyage d'été » qui glorifie « l'Amour la Poésie »(dira Eluard), selon un jeu de « cache-timbre » entre contre-ténor et soprano qui accroît le plaisir du repérage. Les voix – parfois si proches, et constamment

séduisantes – exaltent la clarté du texte, mais s'ombrent parfois d'une mélancolie fugitive, et laissent souvent hésiter dans l'attribution à ces « personnages » que sont tour à tour Paulin Bündgen et Clara Coutouly : oui, qui parle ici, l'amante, l'amant, le guetteur (qui annonce l'imminence de l'aube, donc de la séparation), un témoin –peut-être le poète, en voix off- ? D'autant que, comme dans un roman à clés, apparaissent des noms qui intriguent : Papiels, Rassa, Golfier de la Tor, le seigneur de Miraval, Audiartz, Seguin, Valenssa, et que l'on n'hésite pas à demander secours par prière à Dieu le Fils ou à sa Mère pour veiller sur ces amours nocturnes ! Selon une technique quasi-cinématographique est d'ailleurs remis en cause un parcours trop ordonné à travers les cases du récit….Mais, n'est-il pas vrai en cette enclave médiévale, « celui qui n'a pas désir est un vaurien »…(Raimon de Miraval). Voilà bien la « morale immorale et à son altière façon, scandaleuse » de tous ces conteurs et poètes, entre 1100 et 1250 : Marcabru, R.Jordan, B.de Born, B. de Die, Cadenet, G. de Bornelh, B.de Ventadorn, R.de Miraval, B.de Palazol. Dommage que l'auditeur doive aller chercher sur Internet le texte occitan, aux sonorités sûrement passionnantes, puisque figurent seulement dans le livret une traduction en français (apparemment excellente) et son parallèle en anglais.

Le temps d'un amour impossible

S'il nous fallait assurer une préférence en ces 9 séquences, ce serait pour « A chantar m'er »(Je chanterai ce que j'aurais voulu ne jamais chanter) où la comtesse de Die (Beatriz de Dia) énonce quatre siècles avant Louise Labé (elle-même avec et sans Olivier de Magny, J.du Bellay, Maurice Scève ?)« le dit de la force de l'amour » : imploration, fierté, pudeur, audace, « érotique-voilé », à travers la colère rentrée d'une dédaignée (par Raimbault d'Orange ?) .Mais ce qu'ici chante dans une magnifique interprétation Clara Coutouly, c'est quelque chose d'irrémédiablement

perdu : le temps d'un amour impossible, fût-il retrouvé dans l'inspiration. Et cela compose un récit virtuel où court déjà, souterraine, la fureur de la Religieuse Portugaise du XVIIe, mais rejoint aussi les beautés de ces « chansons d'aube » (ainsi celle du troubadour Gacé Brulé : « je ne hais rien tant que le jour, ami, qui me sépare de vous… »), dans la magie même de ce nom d' « Aube » qu'André Breton donnait à la fille qu'il avait conçue avec Jacqueline Lamba (son « amour fou » de 1934), et à qui il écrivit à la dernière ligne du livre : « Je vous souhaite d'être follement aimée. » Et encore René Char : « J'avais mal de sentir que ton cœur ne m'apercevait plus. Je t'aimais. En mon absence de visage et mon vide du bonheur. Je t'aimais changeant en tout, fidèle à toi. » Allons, belles Nuits Occitanes que prolonge toute poésie-chant-de plus-tard !

CD. Nuits Occitanes. Chants de troubadours. Ensemble Céladon : Paulin Bündgen, Clara Coutouly, N.Le Guern, F.Marie, G.Bihan, L.Bernaténé. 1 cd RICERCAR 340

Week-end Mozart au Radiant de Caluire (69)



Caluire, Radiant. Les 10 et 11 janvier 2015. Week-end Mozart avec le Quatuor Debussy, au Radiant de Caluire (69). Une « fin de semaine », au Radiant de Caluire, salle à éventail de programmation culture « tous publics ». Le « classique » est cette fois célébré par le Quatuor Debussy, qui choisit un thème Mozart, autour du Requiem et d'airs d'opéra

(instrumentalement réduits), mais aussi avec le Quintette pour clarinette et la Sérénade « Petite Musique de Nuit ». Belle occasion d'admiration, et d'interrogations sur le génie mozartien aujourd'hui…

Comment préférez-vous « votre » Mozart ?



Mozart, succès garanti auprès de (presque) tous publics. Et consensus autour de quelques partitions fétiches (fétichisées, diraient les sceptiques). Au fait, vous le préférez comment, « votre » Mozart ? En sale ado (tendance scato-porno) qui n'en finit pas de faire en riant-hennissant des farces plus ou moins amusantes, comme dans le film de Milos Forman ? En saint de vitrail, ravi-de-la-crèche-salzbourgeoise, génial mais irresponsable de son génie, composant par inspiration d'En-Haut (« le Ciel, Sganarelle ! ») : un Divin (petit) Mozart, en somme ? Ou si vous avez l'esprit de contradiction sartrienne qui s'énerve de la solennité ambiante : « Un homme, fait de tous les hommes, et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui » ? Ou encore un homme des Lumières, auto-libéré de sa condition « « domestique », porteur et proclamateur à peine masqué de ses « machines désirantes » en tous genres, et en prime, pré-révolutionnaire ?…

Trazom et ses 35 ans sur la terre

Deux siècles et demi après un météorique passage sur la terre européenne, on en est encore à découvrir – et discuter, et disputer, c'est bon signe – du côté de chez Wolfgang, Amadeus, Amadeo, Amade, Gottlieb, Wolfie, alias encore par soi-même nommé Trazom, Hanswurst, Il Duca Basso, Signor d'Alto, Don Cacarella ? Et à imaginer non seulement ce qu'il fut, mais ce qu'il aurait pu devenir –musicalement et autrement – si Dieu, les dieux, les virus et les bactéries lui avaient accordé vingt ans de plus que son exigu 35 ans…ertes on a d'abord l'impression que les 626 n°s du catalogue dressé au XIXe par Ludwig Ritter von Köchel ont « suffi » à révéler le génie protéiforme et multidirectionnel dans l'opéra, la symphonie, les instruments à vent et à cordes, la musique de chambre, l'art vocal, l'art sacré, le concerto, et si on cherche la petite bête exemplaire, l'harmonica de verre. Alors deux jours d'une fin de semaine hivernale, deux concerts, une conférence, un brunch (c'est là qu'on entend sans broncher un concertino pour fourchettes et quatuor?), une classe de maître(s), les K.525,581 et 626 en entier, et des extraits vocaux des K.366, 492, 527, 578, 620 et 621 (une récompense à qui rapporte tous ces n°s K. à leur œuvre) ?

Petit théâtre musical-mozartien

D'autant que c'est « seulement » un Quatuor à cordes, une chanteuse, un chanteur et un clarinettiste qui « font » l'orchestre et le chœur : serait-ce suffisant en panorama, non, 626 fois non ! Mais les proposants ont bien conscience d'une démarche symbolico-minimaliste, et du fait que leur très petit théâtre musical mozartien a, d'emblée, ses limites. Mais on peut dire aussi que les deux concerts puisent à quatre sources : la diversité dramaturgique des airs lyriques, l'unité sacrale du Requiem, l'ensoleillement sans métaphysique de la musique de nuit, la poésie absolue du Quintette.

Un Requiem quatuorisé

Le plus « surprenant » des quatre moments est sans doute celui

du Requiem…quatuorisé non par l'auteur de la partition, mais bien peu de temps après -9 ans, 1802- la mort de Mozart lui-même. Peter Lichtenthal n'était pas n'importe quel scribouilleur de notes, mais un musicien de grande qualité, ami de la famille Mozart sur lequel la notice (Florence Badol-Bertrand) du cd. DECCA(2009) enregistré par les Debussy donne toutes précisions biographiques et esthétiques. Le principe même et les modalités de cette « réduction » ouvrent en tout cas des perspectives sur « la grandeur » d'une œuvre qui a depuis les origines saisi les auditeurs par ses dimensions…psycho-musicales, et la légende non dorée mais noire qui a entouré sa création. En quatuor, la vocation même du laboratoire où Haydn puis Mozart et bientôt Beethoven expérimentent leur pensée la plus novatrice s'affirme, « décantant » les voix humaines et instrumentales en nombre et puissance jusqu'à n'en plus faire surgir que l'essence d'un discours…

Chant de la vie et de la mort

Au fait, discours sur quoi, prioritairement ? Une fois balayé ce qu'on pourrait nommer le folklore-people de la tradition-qui-a-la-vie-dure (Salieri jouant les Brinvilliers d'Autriche, l'Homme en Noir qui poursuit Wolfgang de ses assiduités mortifères jusqu'à ne plus le faire « penser qu'à ça »…), reste l'interrogation fondamentale : qu'est-ce qu'un chant de (la ?) mort pour Mozart en ses derniers mois ? La dominante demeure-t-elle une peur panique entretenue par la « vision » catholique et autoritaire -Rex tremendae majestatis : Roi (et avatars incarnés de rois, empereurs ou princes qui gouvernent cette terre) d'une majesté qui doit faire trembler -, correspondant au « vieux monde » que Mozart n'aime pas ? Ou une espérance que donne la lumière d'une fraternité humaine rayonnant dans « la foi » à laquelle Mozart s'est « converti » quelques années plus tôt : la franc-maçonnerie, que les ultimes pensées et actes compositionnels de Wolfgang verront honorés dans l'écriture de deux cantates pour les cérémonies

de Loges, et bien sûr la chère Flûte Enchantée, dont le compositeur suivra jusqu'au dernier instant le déroulement des représentations ?

Un double visage de Wolfgang

Ce rapport – fusionnel ? antagoniste ? – serait-il à décrypter entre un Amadeus jusqu'au bout terrifié par une mort catholique, le sommant de « se repentir » en créateur impie de tant de personnages qui vantent à l'opéra la liberté de l'amour terrestre ? Et un Wolfgang cherchant autrement la dualité vie-mort, se fondant sur les actes de libération sociale et de fraternité humaine pour faire advenir un nouveau monde… ? Les « vieux mozartiens français »ont toujours recours deux ouvrages fondamentaux parus à la fin des années 1950 et qui présentent ce « double » visage, le «Mozart » plus laïque et dans le siècle, de Jean Brigitte Massin, et « La pensée de Mozart », de J.V.Hocquard, spiritualiste…en diable, tout-âme-contre-dangereux-corps. (On en trouve encore des occasions de réédition, cherchez sous le sapin du 1er janvier !) En tout cas, c'est le musicologue-pianiste Philippe Barraud qui, en conférence, soulignera les nombreuses visions possibles du Requiem…

Magie nocturne d'opéra

Une partition qui semble « sans problèmes », c'est le K.525, alias « petite musique de nuit », mise à toutes sauces de gastronomie et fêtes en parcs viennois, et devenue symbole des grâces d'Ancien Régime. La nuit en tout cela n'est nullement romantique, bien sûr. Mais composée en plein travail de Mozart sur Don Giovanni, n'est-elle pas « magie nocturne de l'opéra, forme sublimée, intime, suprêmement concentrée » (Harry Halbreich) du climat où vivent les « opéras-Da-Ponte » (Noces, Don Giovanni, Cosi) ? En tout cas, Sérénade écrite pour « l'orchestre de chambre le plus resserré qui soit :quatuor à cordes renforcé d'une contrebasse à l'unisson du violoncelle, et peut-être réponse allègre et délicate à la grande angoisse

des Quintettes du printemps 1787 » (J.B.Massin)… C'est plus tard, et en vulgarisation fort vulgairement-comm-et-pub, qu'en ont été offertes au grand public des versions à gros effectifs parfaitement infidèles à l'esprit de la partition…

1789, l'année de la radieuse éclaircie

On peut supposer qu'il n'a pas été agi de semblable façon avec une œuvre aussi tissée de poésie que le quintette avec clarinette K.581 (1789, l'année d'une « radieuse éclaircie », ésotérique (les Massin y entendent, via le clarinettiste Stadler que Mozart fréquente et fait alors travailler, les échos des idées musicales de la Franc-Maçonnerie) et pourtant accessible à « tous les frères humains de toutes les époques ». Dans le larghetto central, J.V.Hocquard y fait écouter « la puissance d'immobilité et de vaste giration sur place, le contact pris avec la réalité musicale à l'état pur : l'oreille intérieure remonte alors à la source du Temps »…

Père terrible et Chérubin d'amour

Et puis ce seront les citations du monde imaginaire auquel Mozart croyait peut-être encore davantage qu'au « réaliste » : celui de l'opéra, là où tous les témoins de sa vie – y compris lui-même, qui le dit dans ses lettres !- ont su qu'il était le plus heureux. Dans Idoménée (K.366), le dernier « grand opera seria », ce sera l'air(Vedrommi intorno) du père accablé par l'idée que pour sauver sa vie il va sacrifier le premier humain paraissant sur le rivage…et bien sûr, il s'agira de son fils Idamante. Cette donnée tragique de la mythologie intéresse les psychanalystes « mozartiens » qui…s'intéressent aux relations complexes de Wolfgang avec son papa terrible, Leopold. Du côté de la folle journée des Noces (K.486), on écoutera le ravissant « Cherubin d'amore » nous dire : « voi che sapete… », vous qui savez ce qu'est l'amour, est-ce bien vrai ? Chez le grand seigneur méchant homme (Don Giovanni, K.527), on rencontrera l'idyllique Don Ottavio s'inquiétant pour son inaccessible Donn'Anna, Dalla sua pace.

Clémence et cadeau de Wolfie



On pourra «(re ?) découvrir » dans le moins connu Clémence de Titus (K.621), où l'empereur, alias « les délices du genre humain », pardonne au patricien Sextus, (manipulé par Vitellia), qui a son grand air de bravoure (Parto, parto). Et dans la très-aimée Flûte Enchantée (K.620), la découverte de Pamina par Tamino dans la « photographie » du portrait…En prime de « nouveauté », l'air de concert K.578 Alma Grande : joli cadeau de Wolfie à une jolie interprète Louise Villeneuve(qui sera bientôt la Dorabella de Cosi) : « chaleur tragique à fleur de peau, ironie sous-jacente dans l'accompagnement instrumental »(J.B.Massin). Un septuor lyonnaisIls sont un « septuor » pour faire partager le voyage mozartien. Quatre d'entre eux, les Debussy – travaillant à Lyon – ont une grande habileté de communicants pédagogiques-théâtraux, si bien menés par leur 1er violon, Christophe Collette : Marc Vieillefon, 2nd violon, Vincent Deprecq, alto, Fabrice Bihan, violoncelle. Ils seront rejoints par le clarinettiste Patrick Messina, soliste très international et « 1 » soliste à l'Orchestre National de France. Les « chargés-du-chant » ont aussi des attaches lyonnaises : Julien Behr est même né dans la cité aux deux fleuves, y a étudié (CNSM) et mène sa jeune carrière de ténor après avoir renoncé à sa vocation d'avocat. Stéphanie d'Oustrac a aussi étudié aux Conservatoires de Lyon ; « lancée » avec les louanges de William Christie, elle est maintenant une des chanteuses françaises les mieux reconnues, dans répertoire baroque et l'opéra plus particulièrement.

Radiant , Caluire (69). Week end Mozart par le Quator Debussy
Samedi 10 et dimanche 11 janvier 2015. Samedi 10 : 14h30 : Master-class ; 18h30 : conférence de Philippe Barraud ; 20h30 : concert : airs d'opéra, Requiem. Dimanche 11 : dès 10h30 : brunch musical ; 15h : concert : Quintette, Petite Musique de nuit. Renseignements et réservations : T. 04 72 10 2219 ; www.radiant-bellevue.fr

Informations
Réservations

Concert « Temps Modernes » à Lyon



Lyon, vendredi 28 novembre 2014, 19h : concert « Temps Modernes » : Debussy, Fauré, Franck, Murail, de Montaigne, Antignani, Jouve… Sans tapage médiatique, le groupe des Temps Modernes – fondé et dirigé à Lyon – joue un rôle déterminant, et pas seulement dans sa région d'origine et d'activité. Son concert lyonnais du 28 novembre, à la Mairie du 6ème à Lyon, est la synthèse de ses orientations : recours au « Trio »Franck-Debussy-Fauré, en appel vers les « classiques » du XXe et du XXIe (Murail, Antignani, Jouve), et en reprise du mystérieux Sarn I de P. de Montaigne.

Connaissez-vous Sarn ?

Sarn : avez-vous déjà prononcé ce…mais comment l'appeler : vocable, phonème, patronyme, prénom, invocation magique ? Ce sera mieux si, féru de littérature anglaise, vous reliez ce sarn à un titre de romancière du XXe, et si cela faisant tilt dans votre mémoire culturelle, vous prononcez le nom d'auteur(e), Mary Webb… Peut-être héritière d'Emily Brönte, Mary Webb, mais plus « modeste » dans le propos ou la notoriété sociale et littéraire que son aînée du XIXe…Il n'empêche : à côté de Hurlevent -ainsi qu'on traduit pour les Français Wuthering (Heights) -, demeurera plus tard dans les campagnes britanniques hantées de bruit, de fureur et de silences un Sarn où les « aventures » de la douce Prue dominée par son rude frère Gédéon offrent le plus fascinant des microcosmes, entre Nature sauvage, épreuves et aspiration à la paix intérieure.

9 pièces en accomplissement

On peut succomber au charme (sens fort et profond du mot latin) de Sarn, relier son « paysage » (un « état d'âme », comme l'appelait l'écrivain suisse H.F.Amiel) à des souvenirs d'enfance (pour une Française du XXe, les étangs du Forez n'évoquent-ils pas ceux, si anglais, de Plash ou de Sarn ?), voire à image et scène « fondatrice » qui, depuis une lecture-découverte, pourront vous accompagner sur la durée de l'existence entière. Cette rencontre avec Sarn a bien été pour la musicienne Pascal de Montaigne un choc orientant son écriture et lui conférant un sens bien plus « universel » que tel ou tel lieu d'inspiration. On songe ici à ce que fut pour Jean Barraqué (1928-1973) le roman métaphysique d'Hermann Broch, La Mort de Virgile, devenu centre de plusieurs « œuvres(elles-mêmes) ouvertes » selon différentes formules instrumentales-vocales, et d'ailleurs jamais vraiment achevé, ou si on préfère, une Série qui montre autrement l'écriture du sérialisme. Pour Sarn – dont il existe une version en opéra (de chambre), La Malédiction des Sarn, – le corpus initié par le piano (Sarn I) a été articulé en 9 pièces – musique de

chambre, voire versions amplifiées à l'orchestre – , « le chiffre 9 ayant pour P.de Montaigne un sens d'accomplissement ; et Sarn IX- à neuf « voix » – fermant la boucle dans un mouvement perpétuel qui devrait laisser l'impression que rien n'est jamais terminé, et au contraire se prolonge à l'infini ».

Toucher le coeur de l'auditeur

Il est bon qu'en un de ses concerts lyonnais – trop rares !- Temps Modernes rende hommage à un compositeur dont le parcours est profondément original, bien sûr en dehors des modes parce que consacré à ce que Marcel Bitsch nomme « le secret : partie du cœur, cette musique touche immédiatement le cœur de l'auditeur. » Ayant dû longtemps interrompre la composition – alors qu'elle avait été formée au violon par Michel Schwalbé, à l'écriture par Marcel Péhu – , P.de Montaigne avait été remise dans cette voie active par l'organiste et compositeur Loïc Mallié, qui « a contribué à faire évoluer un style où l'imaginaire –libéré d'une longue gestation intellectuelle – s'ouvre à son propre monde sonore, se référant en toute liberté au langage de la seconde moitié du XXe ». Et c'est bien autour de Sarn, en son « premier moteur »(eût dit Aristote), la pièce I, pour piano, à la fois portrait de la totalité-Sarn et autoportrait discret de l'auteur – gravité du propos, langage sévère et poétiquement imaginatif, énergie et lucidité contre la souffrance, comme le marque un double accord presque brutal pour clore la pièce, éloge d'une solitude presque hautaine -, que peut être mise en gravitation l'intention générale de ce concert sans thématique trop visible…

Continuer l'histoire de l'art

Ce choix de partitions – époques sur un siècle, natures et esthétiques diverses – reflète bien l'ouverture de ce groupe voué au « contemporain » fondé il y a 21 ans à Lyon, et qui compte maintenant parmi les acteurs les plus déterminants, même si (trop ?) discret du paysage français d'aujourd'hui.

« C’est au contact des grandes œuvres du XXe que l’unité de l’ensemble s’est forgée, déclarent les deux fondateurs de T.M., le clarinettiste Jean-Louis Bergerard et le flûtiste Michel Lavignolle. Par affinité, on développe des relations privilégiées avec certains compositeurs. Notre finalité va directement à la signification de la poétique sonore : sensibilité, rêve, interrogation, sensualité. La musique contemporaine n’est pas nécessairement en rupture avec les œuvres du passé, mais peut continuer, par ses nouveaux apports, l’histoire de l’art d’une civilisation.»

Adieu au monde

C’est en « application de cette théorie » que le programme lyonnais du 28 novembre présente plusieurs facettes du XXe et du XXIe, fondatrices en leur début, et même pour l’adaptation « chambriste » d’un certain Prélude à l’après-midi d’un faune, le recours à un Debussy qui « révolutionna » dans la dernière décennie du XIXe l’écriture et même le rapport au public (a priori peu moderniste mais aussitôt conquis par « ces nymphes (qu’on veut ici) perpétuer »). Et avec la sonate où violon et piano de César Franck disent ardemment le romantisme finissant qui aussi ouvre sur l’avenir du sentiment. Ou avec un tardif – Fauré atteint alors la rive des 80 ans – Trio op.120, murmurant dans son Andantino quelque adieu sans désenchantement au monde crépusculaire…

Les 13 couleurs et soleil levant

On filera la métaphore du « soleil couchant » grâce aux « 13 couleurs » que Tristan Murail détecta en fin des années (19)70 et fit alors scintiller dans une pièce dont Les Temps Modernes réalisa une adaptation (remarquable et remarquée, avec Winter Fragments , et Bois flotté, dvd de 2002 qui obtint un Grand Prix Charles Cros et un « Choc du Monde de la Musique », sur des images video de Hervé Bailly-Basin). Tristan Murail a été, avec Gérard Grisey (prématurément disparu) et Hugues Dufourt un des fondateurs et illustrateurs de la musique spectrale (spectre sonore et partiels infinitésimaux qui le

constituent) ; il avait en 1978 développé les concepts neufs de « prémonition ou de prolongement des sons complexes », et de « modulation en anneau, où les fréquences s'auto-génèrent dans une réaction en chaîne ». Pièce impressionniste ? Le musicien natif du Havre ne refuse pas les échos du mouvement pictural dont la toile de Monet fut le « soleil levant » qui surgit en 1873…– d'autant qu'en élève de Messiaen il a intégré à sa pensée les liens couleur-son, voire leur symbolique - …Pourvu qu'on reconnaisse là une « très forte structuration, et une métamorphose insensible qui transforme ces couleurs « , dans la « dérive harmonique, les micro-intervalles, les sons complexes ». Bref, les Séries de Monet (meules, peupliers, cathédrale de Rouen) nourrissent aussi une inspiration musicale à travers les 13 teintes successives, des éclats incandescents à l'éloignement de l'intensité lumineuse. »

Nuit et Neige

« Nix et Nox », le titre est-il un jeu sur la Nuit, en grec (les puristes écriraient Nux en grec ancien) et en latin ? Mais une fois vérifié aux intarissables sources du dictionnaire Gaffiot, on constate que la Nix latine est… Neige . Dont acte, et bien fait, puisque j'ai voulu jouer au savant « contre » un compositeur d'une Sœur Latine ! Luca Antignani, aujourd'hui très « acclimaté » aussi à Lyon (la Florence d'entre Rhône-et-Saône ?) où il enseigne l'orchestration au CNSM, avait déjà écrit en 1998 une pièce de piano sur « la glaciale clarté de la lune ». On ira donc chercher en son imaginaire des reflets liés à ce qu'il nomme « la cyclicité et la rotation perpétuelle, qui parcourt depuis longtemps et de manière obsessionnelle » dans sa composition. Nix et Nox dit « le paradoxe implicite dans la conduite à spirale : éloignement progressif d'un centre thématique, idée d'un éternel retour, constant et inéluctable. D'où le sentiment (limite) d'être englouti par un vortex de tourbillonnante complexité. »

Les ailes et l'azur

Quant à Jean-Marc Jouve, qui a bénéficié des conseils d'Alain Poirier, Betsy Jolas et Sofia Goubaïdoulina, « par la grâce de ces rencontres et la ténacité à vouloir réaliser l'alchimie, il élabore sa propre poétique musicale, nourrie de la lente interrogation des langages. Cela est réponse engagée à toutes les formes de tyrannie, notamment culturelle, d'aliénation, à tout ce qui dispense l'homme de penser par lui-même. » Sa pièce que T.M. donne en création mondiale scrute aussi le ciel : « d'ailes et d'azur » doit être lu, selon son auteur, comme « une musique-élan, geste vital, défi en réponse à la vie menacée, trajectoire du cri à la lumière : elle doit beaucoup à la fascination exercée par le vol des grands rapaces ». Très reliée au chant et à la trajectoire des oiseaux dans l'espace physique – et poétique -, elle se clôt par « perdendosi », en renversement du chromatisme douloureux XVIe et XVIIe : « simultanément, écriture descendante et perception ascendante (son paradoxal), métaphore du retournement de la douleur vers la lumière ».

Soleil levant

Temps Modernes est ici en « quintette » : Jean-Louis Bergerard (clarinette), Michel Lavignolle(lflûte), Claire Bernard (violon), Florian Nauche (violoncelle), auxquels s'est plus récemment jointe la pianiste Emmanuelle Maggesi (qui forme aussi avec la percussionniste Ying-Hui Wang le duo Cthulhu). Parfums, couleurs, sons d'(extrême)orient se répondant, et soleil… levant, donc à l'est pour notre si vieille Europe ? Car Temps Modernes connait bien et reprendra bientôt une « longue marche » vers la Chine qui l'a déjà accueilli en Festivals (New Music of Shanghai, Bejing Modern Music, Asean Music Week), et encore plus à l'est, au Japon (Quartiers Musicaux,Yokohama)….

Lyon, vendredi 28 novembre 2014, Salons de la Mairie du VIe, Rue de Sèze, 19h. Temps Modernes joue Franck, Debussy, Fauré, Murail, Antignani, de Montaigne, Jouve. Renseignements et réservation T. 06 08 60 29 73.

programme

Claude Debussy : Prélude à l’après-midi d’un faune
César Franck : Sonate pour violon et piano
Pascal de Montaigne : Sarn I
Gabriel Fauré : Andantino du Trio op. 120
Jean-Marc Jouve : D’ailes et d’azur (création)
Luca Antignani : Nix et Nox
Tristan Murail : Treize couleurs du soleil couchant

CD. Janacek, Dans les brumes et autres pièces pour piano. Sarah Lavaud,piano. 1 CD Hortus



CD. Janacek, Dans les brumes et autres pièces pour piano. Sarah Lavaud,piano. 1 CD Hortus. Un nouveau disque de l’intégrale – courte – du piano de Janacek, cela ne se néglige pas, surtout si l’interprète est une musicienne de la jeune génération française. Sarah Lavaud indique sa familiarité d’émotion avec Janacek, joué par elle en concert depuis « longtemps ». Et son disque, vraiment magnifique, souligne une modernité qui a souvent été déniée au compositeur tchèque, ainsi que le culte des fragments de mémoire qui régit l’univers de ses pièces.

Ce que j'aurais voulu écrire moi-même

« Défendre avec ferveur une musique d'une incontestable singularité que je joue en concert depuis de nombreuses années, dit en préambule de son disque Sarah Lavaud, qui parle en toute confiance à ses auditeurs du « choc que sa découverte (des pièces de Janacek) a suscitée : sensation paradoxale d'une étrangeté envoûtante et d'une familiarité intime, d'une évidence soudain révélée : musique que j'avais toujours voulu entendre, que j'aurais aimé écrire moi-même. » On ne peut que souscrire à ces élans du cœur : la musique de Janacek ne ressemble à aucune autre de celles qui lui sont contemporaines. Leos J. irradie une générosité humaniste – liberté avant tout, et amour toujours – dont Claude –Achille D., plutôt « antipathique », ou même Maurice R., en sa pudique réserve, ne surent inspirer l'expression spontanée… Un peu plus tard, bien sûr, et dans la Mittel Europa soumise aux pouvoirs oppressifs, il y a un Bela B. à la rigueur morale d'une égale intensité mais qu'assombrit la tragédie des temps fascistes… Car Janacek (1854-1928), compositeur peu précoce, est aussi « du XIXe », son œuvre de piano ne commençant qu'à l'orée du XXe et pour seulement une décennie (sauf le groupe tardif des Esquisses, juste avant sa mort) : en France le maître-livre de Guy Erismann nous avait aidés à prendre la mesure d'un tel créateur…

Dans les brumes du destin

Oui, que de merveilles originales dans l'inspiration de ces six cahiers ou livres, n'entendant certes pas révolutionner l'écriture, mais l'aborder autrement, à partir d'un langage qui ne « connait » pas les intuitions de l'Ecole de Vienne ! La nouveauté du regard est pourtant bien là, dans une prédominance accordée au Grand Œuvre de la mémoire, avec ce quelque chose de voilé jusque dans les titres : « par les sentiers recouverts » (ou : « herbeux », selon les traductions), « dans les brumes » (à condition d'y effacer tout flou « impressionniste », et d'y ajouter : « du

destin »). S'agit-il pourtant un peu de réalisme ? Si oui, il faudrait y ajouter l'adjectif « magique », quelque part entre notre résurrection de l'enfance, la conception du romantisme allemand (« la poésie, c'est le réel absolu », disait Novalis), et le tout proche surréalisme en son exaltation du rêve. Sans oublier, ajouteraient les fervents d'autres « Grands Transparents » – le point de rencontre français, Nerval, dans son univers de « Sylvie » -, et bien sûr, l'écho spirituel de Schubert.

L'ovni engagé contre la répression

Pourtant au milieu de cette « couleur verte » que justement exaltait Schubert, un « ovni » engagé : la Sonate 1905, composée à la mémoire d'un ouvrier tchèque assassiné en manifestation par les forces de l'ordre françois-joséphien et marquée au sceau de l'indignation démocratique, l'année même où le tsarisme brise sans pitié la liberté russe. Compositeur ardent – il aurait pu se dire « tchèque trois fois, jusqu'à la moëlle des os » -, indigné par le meurtre d'un homme de Brno, sa ville natale, Janacek ne se jugeait pas « à la hauteur » pour les mouvements de ce qu'il allait appeler « Diptyque ». Et il laissa en guise de « Sonate 1905 », non le « récit » d'événements précis, voire cinématographiques avant la lettre, mais « Pressentiment » et « Mort », symboles troublants de ses – puis de nos – témoignages impuissants devant le crime « légal » . Comme le rappelle Reinhard Schulz, Janacek écrivit à Max Brod, l'ami de Kafka : « Quelqu'un dégoisait devant moi que seul le son pur importe en musique : et moi je dis qu'il ne signifie absolument rien tant qu'il ne se trouve pas dans la vie, dans le sang. Sinon, c'est un jouet sans valeur. » Avis au Russe pour qui « la musique n'exprime rien » ! Mais au fait, que l'on veuille bien chercher en histoire musicale des insertions semblables dans le domaine instrumental : « Lyon » de Liszt, à la mémoire des canuts révoltés… ? Puis prière d'attendre plus tard dans le XXe, du côté de chez Luigi Nono…

Le lointain de Thanatos



Il nous souvient d'avoir écouté au festival de Montpellier, au milieu des années 1980, le gentilhomme tchèque Rudolf Firkusny traduire avec émotion et rigueur ces pages – finalement assez brèves – de l'opus pianistique janacekien : cela ne s'oublie pas. La parution d'un magnifique disque (Deutsche Grammophon) avait en 1972 précédé cette synthèse. Quarante ans après, on peut s'y référer, non pour évaluer des « progrès », mais pour mieux saisir attitudes et expressions de la sensibilité entre les générations d'interprètes. Et la différence n'est pas toujours où l'on croirait la trouver, ainsi dans la Sonate. Certes S.Lavaud fait preuve dans Pressentiment d'une extrême âpreté qui « égale » la violence mystérieuse de R.Firkusny ; mais le pianiste tchèque trouve dans « Mort » une dramaturgie admirablement construite, laissant au centre de ce module « a-b-a » une vigueur altière pour mieux cerner « die ferne » , le lointain où siège Thanatos, sorte d'abstraction lyrique pour une scène désolée qui se jouerait désespérément « là-bas »… « Dans les brumes » permet à chacun une approche pleinement originale, plus modernement heurtée, quasi brutale et analytique chez S.Lavaud (4e), qui cultive le discontinu (2e), proche de la rêverie éparpillée chez R.Firkusny (3e), d'une mémoire fragmentée qui encore une fois au loin se cherche et s'émeut(4e).

Frydek et Combray

Quand Janacek se laisse aller à « titrer » (Les Sentiers, 1er cahier), c'est égal enchantement, ainsi pour la Madonne deFrydek (I,4), les cloches sonnant presque transparentes avec R.Firkusny, presque lourdes et graves chez S.Lavaud. Et bientôt on s'aperçoit que les suggestions de ce Cahier (bien

différentes en esprit du « si vous voulez, pourquoi pas ? » consenti par Debussy à la fin de chaque Prélude !) font remonter à l'histoire personnelle de tous, comme les Scènes d'enfant de Schumann, ou ce qu'en ces années initiales du siècle le Français Proust fit revivre par son Narrateur du Combray de sa jeunesse.

Ouvrir des fenêtres dans l'âme

Et combien Sarah Lavaud a raison d'aller chercher du côté de chez Leos vieillissant les ultimes Esquisses de 1927-28 (5 extraits, à quand les 8 autres, antérieures ?) et « Un Souvenir » ! Dans ces ultra-fragments – « l'anneau d'or », une quinzaine de secondes, les autres guère plus d'une minute- , l'écriture fait moins penser, dans sa brièveté, à celle d'un Webern, qu'au chemin bien ultérieur d'un Giorgy Kurtag, énigmatique, frémissant et dense. Ajoutons que S.Lavaud joue un instrument original de Stephen Paulello, « construction » sonore qu'elle a enregistrée dans les ateliers même, et que ce ton subtil convient particulièrement au travail de la mémoire empruntant ses « sentiers recouverts », et « relevant ses distances » comme eût dit le Narrateur proustien. Ainsi chemine ce disque précieux, quelque part entre ce que le compositeur appelait « ouvrir des fenêtres dans l'âme » et la vision de cet « art déchirant de Janacek » si bien analysée par son compatriote d'aujourd'hui, Milan Kundera…



Leos Janacek (1854-1926). Œuvres pour piano (Dans les brumes, Sonate 1905, Sur un sentier recouvert, Esquisses Intimes, Un souvenir. **Sarah Lavaud,** piano S.Paulello. Editions Hortus 109.

Ambronay (01), 35 ème Festival. 12 septembre – 5 octobre 2014. « Célébrations »…



Ambronay (01), 35 ème Festival. 12 septembre – 5 octobre 2014. « **Célébrations** »… Haut-lieu d'hexagone et même d'Europe, Ambronay célèbre tous les ans à la fin de l'été le Baroque dans tous ses états. On en est à la 35e, et si on a changé de Directeur l'hiver dernier, l'esprit du Fondateur (toujours présent dans le rôle de l'inspirateur) demeure pour les choix ambitieux des concerts, de l'Académie Européenne, des Résidences, des Recherches, des Éditions, du Patrimoine architectural, du Chapiteau, de la dispersion en lieux régionaux…. **Ancien, Nouveau, thématiques …** 35ème, et 1ère « sans » le fondateur, puisque Daniel Bizeray succède à Alain Brunet… L'esprit ne change évidemment pas. D'ailleurs l'Ancien conserve en la Demeure plusieurs responsabilités, notamment dans le domaine qui lui est particulièrement cher, et qui fut en son métier initial d'enseignant, la formation des jeunes « Académiciens d'Ambronay ». Mais le Nouveau – qui a travaillé « sur le terrain » des institutions culturelles – direction artistique à Saint-Etienne, Royaumont, Rouen – est bien « aux affaires » (comme disait un Militaire illustre devenu Politique), en commençant par la définition et la description des objectifs pour cette 35e édition. Ambronay, devenu au fil des ans et décennies, un vaste théâtre où, comme chez tout Baroqueux qui se respecte, « la vie » où l'on «songe » aussi « l'action »,

continue à décliner ses quatre semaines de 2014 « autour d'un thème – « Célébrations » – en quatre chapitres : anniversaires de compositeurs, grand répertoire sacré, expériences musicales inédites, ensembles émergents européens -.

Un enfant et son Ange Gardien

« Que la fête commence ! », conclut le prière d'insérer qui cite ainsi une Ode (du 7e Art) aux menus et larges plaisirs qu'on sut se donner dans la France du Régent… Et tâchons de suivre en chronologie ces quatre semaines (aux temps forts en fins de semaine), leurs « 30 concerts en lieux différents, grâce à près de 1500 artistes ». Et justement, le 1er week-end s'ouvre dans la présence enthousiaste et passionnée de Leonardo Garcia Alarcon, qui dans un entretien du printemps (avec Emmanuelle Giuliani, dans La Croix) se dit « enfant d'Ambronay », au sens le plus filial vis-à-vis d'Alain Brunet, « mon ange gardien, l'une des plus rencontres de la vie » pour ce jeune Argentin dont le Patron détecta aussitôt les dons immenses de chef, d'interprète et de chercheur. L.Garcia Alarcon fait donc l'Ouverture du Festival, entraînant ses solistes (Mariana Flores, Fr.Aspromonte, R.Pé, E.Gonzalez-Toro, M.Bellotto) et les membres de sa Cappella Mediterranea dans une nouvelle aventure : après la redécouverte du sublime Falvetti (Il diluvio universale), on puise aux racines de la musique baroque sicilienne, via les « mystérieuses archives de la cathédrale de Malte ». A côté de madrigaux des célèbres Gesualdo, d'India et A.Scarlatti, des nouveaux du Temps Retrouvé par Alarcon : Michele Mascitti, Cataldo Amodei.

La Peste

Puis, parlons (d')anniversaires… Ceux de mort ont du sombre, en face des clarteux de naissance. Ainsi, il y a un quart de millénaire (250 ans, si vous préférez), Jean-Philippe Rameau s'en alla rejoindre la mécanique céleste et l'harmonie des sphères dont avait génialement parlé sa musique. Pour célébrer sous le ciel septembrien d'Ambronay, voici les pièces de

clavecin en concert, accompagnées des Quatuors Français par lesquels l'Allemand prolifique Telemann rendait hommage à J.P.R. Ce sont les Ombres (non Errantes), créées il y a 8 ans par Sylvain Sartre et Margaux Blanchard, qui portent ce programme : un jeune ensemble de la 4e Génération des Baroqueux (si nous comptons juste), mis en avant par Ambronay dès 2010 et qui a enregistré sous ce label Couperin et ses Nations. De l'autre côté du « génie françois », M.A.Charpentier offre les fastes de sa Victoire de Milan ; cependant pour une fois cela n'aura pas été obtenu par les armes, mais par le courage d'un collectif contre la mort épidémique, animé à Milan (1576) par Charles Borromée, prélat qui ne quitta pas sa ville et y soigna les malades sans les culpabiliser (voir le claironnant Père Paneloux dans La Peste camusienne), comme les futurs humanistes de la ville assiégée (Rieux, Tarrou)….En complément, un Te Deum (ça, c'est guerrier !), une Messe pour les Trépassés, une Leçon de Ténèbres : autre jeune groupe (5 ans d'âge), Correspondances, qu'a fondé et mène à … la victoire Sébastien Daucé (cd.Charpentier chez Harmonia Mundi).

Porpora et Gardel

Mise en miroir de deux autres génies, l'un Italien, Nicolo Porpora (1686-1768), illustre professeur de chant pour non moins illustres castrats (Farinelli…), puis de composition pour Josef Haydn. L'autre, longtemps Italien avant de finir Anglais, l'Allemand Haendel. Ouvertures et airs d'opéra sont choisis par l'Academia Montis Regalis (depuis 1994) et son chef Alessandro de Marchi, avec le contre-ténor argentin Franco Fagioli : ce très-aimé vocaliste ne sera-t-il pas en écho culturel des Hommages à Carlos Gardel par le bandonéiste William Sabatier ou du chanteur Diego Flores ? On s'enchantera aussi d'un Rêve d'Ariane sous chapiteau, jolie histoire de la comédienne belge Ariane Rousseau, qui se délasse des idées noires (criminologiques, sa formation universitaire) en contant aux

enfants l'histoire du quatuor à cordes (Quatuor Alfano, depuis 2008).

Le Fils de Qui Nous Savons

Au 2nd week-end, un vrai anniversaire joyeux (300e de la naissance) pour Karl-Philipp Emmanuel Bach – Fils Prodigue de Qui-nous-savons, ange du bizarre qui ouvrit voie royale au pré-romantisme-, par la grande piano-fortiste et- claveciniste Aline Zylberajch (passionnée d'instruments anciens, enseignante, interprète au cd-Ambronay). Sonates, variations, et portraits de K.P.E., dont l'œuvre-testament de 1787 (« les sentiments de K.P.E. ») se lit comme un autoportrait terminal de Rembrandt…. En remontant vers le Père, immense classicisme (qui est aussi Théâtre Sacré) de la Passion selon Saint Jean, où le génie de Johann-Sebastian est magnifié… dans une économie du nombre, le chef israëlien Itay Jedlin et son Concert Etranger (2006) travaillant selon l'esprit minimaliste de Joshua Rifkin ou de S.Kuijken, un ou deux chanteurs suffisant à chaque partie vocale, cette transparence divisant d'ailleurs le monde baroqueux initialement en guerre contre les super-effectifs qui faisaient naguère crouler Bach sous un néo-romantisme massif…

Vivaldi, Biber et le naturalisme

Les Quatre Saisons vivaldiennes, quel « boulevard du Temps qui passe » ! Enrico Onofri, superbe virtuose, le met au programme de son Imaginarium, lui qui fut 1er violon chez Jordi Savall et le demeure au Giardino Armonico. Le concert s'ouvre sur une mélodie « symbolisant la disparition de l'hiver derrière les montagnes », air du XVIIe qui a transité par La Moldau de Smetana et l'hymne national israëlien. On continue avec une version instrumentale du Chant des Oiseaux de Janequin, des chansons de Merula, d'Uccellini (« mariage d'un coucou avec une poule »…), sans oublier la Sinfonia Representativa de Biber, qui fait intervenir chat, grenouille et rossignol. Bref, le naturalisme baroque au point de

joyeuse incandescence….Le w.e. fait large place aux « paysages sonores » (jardins, tour de l'abbaye), ouvrant même le jeu à une « rencontre baroque-improvisations du Ciel et des Ténèbres », par les Musiciens du Louvre, le collectif La Forge et la Cie Nine Spirit. Un Cactus, synthèse des musiques baroques, est conté aux enfants par un groupe parole-chant (L.Carudel, B.Le Levreur). Pour ne pas négliger les absolus du baroque italien ivre de « la musica e le parole », Profeti della Quinta (jeune ensemble issu de la Schola de Bâle) madrigalise entre Monteverdi, Rossi, Luzzaschi et le Prince des Ténèbres Ambiguës, Gesualdo. « A l'inverse », on clôt avec Israel en Egypte, où Haendel Londonien compose à la fin des années 1730 une « vaste épopée chorale exaltant les exploits du Peuple Elu ». C'est un des illustres aînés anglais (2nde génération baroqueuse ?), Roy Goodman, qui conduit le vénérable Nederlands Kamerkoor (fondé à la fin des années 1930 !), explorateur de la musique la plus ancienne (et médiévale) à celle de notre temps (Kagel, Tavener, Canat de Chizy).

Dynastie Rebel, Jordi citoyen du Monde

Au 3e Temps, encore du Haendel en son Dixit Dominus, de « grande théâtralité » romanissime, et un anniversarié (300e de la naissance), Nicolo Jommelli, maître de chapelle au Vatican mais très novateur d'esthétique pour un Beatus Vir, au programme des cadets du Ghislieri Choir and Consort, menés par le non moins jeune Giulio Prandi. Puis on voyagera dans la généalogie familiale des Rebel – le père, Jean-Féry, le fils, François – et les amitiés de François R. avec … François Francoeur, en fait co-auteurs de nombreux opéras et ballets qui magnifient à la cour de Louis XV (et pour la Pompadour) un style théâtralissime avec machines. « Les Surprises », fondé en 2010 par Juliette Grignard et L.N. Bestion de Camboulas entendent bien ici nous…en faire la surprise…. Le grand aîné, ami et protecteur d'Ambronay, Jordi Savall, citoyen du monde musical, aime à confronter – mais surtout pas affronter –

civilisations et cultures esthétiques, pour mieux nous faire réfléchir sur l'indispensable (jadis, aujourd'hui, demain) Paix, notamment autour de la Méditerranée et entre Europe et Asie. Ce sera ici un peu plus à l'ouest, d'Espagne en Italie, de France, Allemagne en Angleterre, son Hesperion XXI variant le thème d'un « âge d'or de la musique pour ensemble de violes ».

Miserere sans transcendance chrétienne

L'ensemble Chemirami and co, de Keyvan Chemirani, hôte privilégié d'Ambronay, dialogue avec Z.L.Nascimento et P.Edouard, fait rêver en improvisations et compositions de Brésil, Inde et Irak ; et le quatuor (lui aussi de percussions) Beat confie aux enfants son Drumblebee. Autre chapitre illustrant les principes du Festival : le récent prolonge sans rupture l'ancien, et les Folies Françoises de P.Cohen-Akenine font « Leçons de Ténèbres » et de la dramaturgie mortifère (A.Scarlatti) pour conduire vers la vision qu'en peut avoir un compositeur actuel, Thierry Pecou, «éloigné de toute transcendance » et qui voit dans son Miserere comment « une musique occidentale peut s'entrechoquer avec l'animisme africain et le panthéisme des Indiens amazoniens ». Les Cris de Paris (Geoffroy Jourdain) itinère aussi de Janequin et Tallis (le mythique Spem in alium, motet à 40 voix réelles) en « jeune France » d'Aurélien Dumont, qui utilise le dispositif multicanal « 5 point 1 », où un « cercle imaginaire – l'auditeur – reçoit les informations spatialisées de la polychoralité dispersée ».

Vrai crépuscule mozartien

Enfin, début octobre, quand couleurs et atmosphère d'Ambronay font entrer en automne, on commencera par le crépusculaire Requiem de Mozart : L. Garcia Alarcon – dirigeant le New Century Baroque de Namur – fait le tri entre l'irréductiblement mozartien et « les adjonctions » (entre autres Süssmayer), pour mieux en exalter les vertus

admirables. (et pour ce concert, c'est à l'Auditorium Ravel de Lyon…). Avec Benjamin Dieltjens, il veut rendre au K.622 (l'ultime concerto, de clarinette) « toute sa charge nostalgique », notamment en soulignant la « tonalité opératique » inhérente, selon lui, à cette œuvre-testament. Plus « classiquement baroque(ux) », Fabio Biondi et son Europa Galante travaillent la vocalité violonistique et orchestrale des concertos (d'esprit italien) chez Vivaldi, Brioschi, Corelli ou Leclair, avec la révélation d'une Sinfonia funebre, de Locatelli. L'autre aîné ambronaisien, maintenant Père du Baroque, **William Christie** (dites : Lézards Flo pour son ensemble mythique) fait,lui, rayonner le « Grand Motet François » : Rameau, bien sûr, et aussi Cassanea de Mondonville.

Trois fois » e «

Dans le cadre des créations, y compris linguistiques, on notera une concession à l'anglomanie régnante : il y a ici des « afters », et surtout un festival dans le Festival, eeemerging. Serait-ce que sous le Bugey en 2014, (comme dans les salons proustiens Odette de Crécy parle selon la mode « outre-Manche » et s'affiche « fishing for compliments »), on se soumet, diraient les grincheux (nous en sommes, parfois) au verbiage franco-anglais ? Donc : émergence et triple e (euro ?), nouvelle étape de soutien aux « jeunes qui seront peut-être les stars de demain ». Car à Ambronay on repère, invite et fait jouer les neufs ensembles : ce sera Armonia degli affetti dans Chanter d'amour, Secunda Pratica dans Nouveau Monde Baroque, la Botta Forte avec Mi palpita il core, , Voces Suaves A la Cour des Gonzague… Côté enfants, les charmants Esprits Animaux, déjà « émergés », dévoilent sous chapiteau un ludique B.a.-ba du Baroque, et on monte dans le Tram des Balkans de la claveciniste Violaine Cochard qui compose, arrange et balkanise Vivaldi, Frescobaldi ou Bach.

Car on ne saurait finir le Festival 2014 sans retour et recours au Père Johann Sebastian et à ses cantates, ici pour

la Saint Michel, non sans que Raphaël Pichon et son Pygmalion lui adjoignent le très original et spatialisé Heilig d'un Fils, notre cher K.P.E. si à part et en avance sur son temps…Allez, la fête commence bientôt. Bonne teufe roqueba !



Ambronay (01) (Abbatiale, Tour, Parc, Chapiteau et autres lieux (Saint Maurice de Gourdans, Pérouges, Brou, Lyon) : 35e Festival, du 12 septembre au 5 octobre 2014. Concerts, rencontres, colloques, visites, ateliers, tables rondes. Information et réservation en ligne : T. 04 74 38 74 04 ; www.ambronay.org

---

Festival de Verbier 2014 : nos coups de cœur, les temps forts



Verbier (Suisse). Festival de Verbier : du 18 juillet au 6 août 2014. Nos temps forts, nos coups de cœur. 21 ans aux Alpages : le Festival de Verbier a bien depuis trois an sa majorité légale (France et Suisse). Une soixantaine de concerts, du off, des classes de maîtres ouvertes au public, des interprètes célèbres et fidèle s (Martha Argerich, Micha Maisky, Evgény Kissin, Rudolf Buchbinder, Charles Dutoit, Ivan Fischer) et d'autres primo-arrivants ou accueillis, et aussi – on ne dira jamais assez le rôle de la pédagogie « supérieure » pour tant de jeunes artistes venus de tous les

coins du monde -, les stages à issue de concert pour le Verbier Festival et son cadet le Verbier Chamber, qui désormais s'adonnent aussi aux versions de concert des opéras. Un Bel Eté de plus ?

Les grandes tendances

Bonne ou moins bonne coutume ? Nous nous amusons à tenir pour chaque session de Verbier une sorte de tablature statistique des auteurs – et donc de la fréquence des œuvres retenues – : alias palmarès de « qui » est proposé au public, et ainsi miroir ou surface interactive qui révèle les grandes tendances de Verbier, dans un « dialogue » où l'on ne sait d'ailleurs jamais très bien « qui parle », « où ça parle » et « comment ça parle ». Ces grandes tendances bougent relativement peu, en tout cas depuis une dizaine d'années où nous suivons le festival : le XIXe demeure le pilier central du monument – la tour-lanterne à la croisée du transept, dirait-on pour une architecture médiévale -, mais il est renforcé par un pilier du XXe « ancien »(la 1ère moitié du siècle), et symétriquement par un autre du XVIIIe finissant. La musique antérieure à la moitié du XVIIIe est plutôt hors du champ, de même que celle se rapprochant de « notre époque contemporaine » (avec un correctif compositionnel pour des interprètes-auteurs). L'européocentrisme fort dominant est cependant tempéré par des « panachages » ou des programmes spécifiques évocables…

Beethoven vu par Boucourechliev

Le trône royal est cette année encore occupé par Ludwig Van, alias le Grand Mal Entendant, alias le Fils de la Musique (s'il y eut un Père , chacun le sait, ce fut Johann Sebastian Bach). Et ressourçons nous aujourd'hui à un Commentateur dont l'inspiration n'aura cessé de guider compositeurs, interprètes et « simples » mélomanes – ou « amateurs », pour reprendre ce beau terme trop souvent catalogué aux rayons inférieurs… André Boucourechliev, (1925-1997), donc : « Universellement

reconnu dans l'évidence de son génie et de sa grandeur morale, il appartient à tous, et à chacun diversement. Son œuvre livre à chacun un message particulier, un secret propre, et l'homme lui-même exalte une idée, une mesure de l'homme exemplaires. Au-delà du musicien, il est devenu un symbole, ou mille symboles exaltants, exaltés, contradictoires. Tradition et révolution, justice et domination, triomphe et désespoir, solitude, fraternité, joie, renoncement ont élu comme signe ce même homme, cette musique… »



C'est pour le temps à venir

Et plus loin : « La musique n'est pas une chose. A travers les siècles, l'œuvre chemine dans la conscience d'hommes, de sociétés, de sensibilités en constante métamorphose. Plus que toute autre, l'œuvre de Beethoven possède le don de la

migration perpétuelle, et rend un sens au mot galvaudé d' « immortelle ». Ce privilège est celui de l'esprit moderne. » Oui, le compositeur d' « Archipel » – pour citer un Livre majeur des œuvres du XXe – fut bien maître-navigateur, entre Hasard et Nécessité, et on ne saurait trop recommander à un festivalier – voulant dépasser la seule et immédiate délectation – de se confier à la lecture de ses « Beethoven » (Seuil, Actes-Sud). Il y trouvera cette ample perspective qui répudie la paraphrase et le pathos, traçant des chemins maritimes ou terrestres vers notre époque, et ainsi que le disait Beethoven quand il se sentait incompris, « pour le temps à venir ».

Le premier drame musical moderne

Et si nous insistons sur l'un des huit moments de Verbier « portant » des œuvres de Beethoven, c'est parce que celui du 26 juillet, « en version de concert », conte l'intégralité de Fidelio. On se rappelle qu'à côtés d'ouvertures (ô combien admirables synthèses : Egmont, Coriolan) et de musiques de scène, le compositeur n'a qu'une fois « écrit l'opéra », ce qui paraît bien infime au regard des Massifs dont la cartographie donne le vertige d'admiration : symphonies, sonates, quatuors, musique de chambre en général. Et pourtant, quel chef-d'œuvre ! Wagner y voyait « le premier drame musical moderne ». Et Beethoven lui-même a non seulement pour cela multiplié les esquisses – Ludwig aura toujours eu son côté « lent et perfectionniste » ! -, mais surtout il a mis dix ans de sa vie dans une entreprise musicale qu'à génie égal Mozart eût menée à bien en quelques mois, voire semaines ! C'est aussi que Fidelio, de 1803 à 1814, lui paraît exiger repentirs, adjonctions, ratures, remises en question, espoir et désespoirs alternés. Car aussi le livret contient – en profondeur, sous la surface d'un mélodrame agité aux bornes, souvent franchies, de l'invraisemblance et du ridicule, les thèmes essentiels du lyrisme : permanence de l amour conjugal, témoignage du « vivre libre ou mourir en combattant » (comme

le feront 30 ans plus tard les insurgés-tisseurs de Lyon), héroïsme des emprisonnés et triomphe terminal contre le Pouvoir inique….

Un poète lacrymal

Au carrefour de l' opéra français, de la bravoure italienne, du singspiel et de l 'opéra philosophique allemands, Beethoven transcende aussitôt la donnée d'un livret mélodramatique à ficelles et déguisements (Léonore embauchée comme gardien de la prison où son mari Florestan risque la mort, et se faisant passer pour jeune homme est courtisée par Marcelline, la fille du « Taulier » Rocco !) et fait oublier l'insigne médiocrité du plumitif français Bouilly, surnommé « le poète lacrymal »…Trois versions de l'opéra, donc –seule la dernière en 1813, « fera un triomphe », quatre Ouvertures successives (dont trois titrées : Léonore) : comme dit avec humour exténué le compositeur : « cela devrait me valoir la couronne de martyr ! »… Et surtout les lauriers de l'explorateur lyrique ayant découvert de nouveaux continents, depuis le chœur des prisonniers redécouvrant la lumière et le Quatuor du er acte jusqu'aux airs de Léonore, contrepointés par le hautbois… C'est le 26 juillet que la direction ardente de Marc Minkowski nous conduira en cette merveille.

Le dernier des classiques

Au fait, Beethoven est-il le dernier des classiques du XIXe, qui parachève ce concept en dynamitant son cadre – dernières sonates, derniers quatuors -, est-il un romantique qui s'ignore en tant que tel, bien que vivant les phases de l espoir et du désespoir en symétrie jusqu'à trouver une issue comme dans la 31^{e} sonate, par la fugue retrouvée chez Bach ou Haendel ? Ce retour en arrière chez les maîtres anciens est tout, sauf nostalgie d'un « passé-plus-que-parfait ». Cela instaure au contraire une modernité indéfinie, fondée sur un progrès en art. Considérations un peu « perchées »(comme on dit de nos jours), qui ne doivent pas empêcher de musarder

en des séquences beethovéniennes plus détendues.

Un passé-plus-que-parfait

Tenez, pourquoi la 9e sonate violon-piano est-elle dite à Kreutzer ? Parce que le virtuose français Kreutzer, son 2nd dédicataire, ne put jamais se décider… à la jouer. Elle avait été d'ailleurs offerte, auparavant, à George Bridgetower (« sonata mulattica per il mulatto gran pazzo e compositore »), que Beethoven avait introduit dans son cercle amical, avant de se brouiller avec lui (à cause, à cause d'une femme ?). Et ce n'était pas fini, puisque Tolstoï allait se « l'approprier » pour en faire une leçon de morale conjugale dans son roman « La Sonate à Kreutzer »…

Autre(s) Beethoven : les aventures du violoncelle et du piano à travers l'intégrale des 5 sonates (Clemens Hagen, Kirill Gerstein), des coups de sonde en la profondeur des sonates pour piano (l'op.53, alias Waldstein, la 10e, de jeunesse, et la sublime Appassionata, par le grand aîné Buchbinder). A l'orchestre, la moins connue 2e Symphonie, et l'apothéose du chant dans le concerto de violon, par le soliste-chef Pinchas Zukerman. Un 3e trio, un 3e quatuor, aussi…

Chopin et Schubert

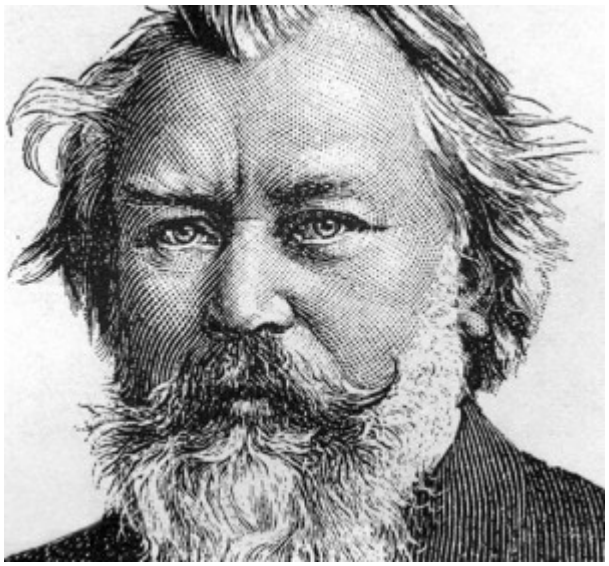
Des autres vrais romantiques, il en est aussi question sous les étoiles, aux Combins, ou à l'église de midi. Le plus vrai ? Peut-être Chopin, qui avec une pudeur toute….classique s'interdit d'accrocher des pancartes poético-romanesques à ses œuvres, la plupart du temps si distanciées en apparence. Mais en arrière des Nocturnes, pas de clair de lune vaporeux : une conception de la nuit et du rêve. Pour les Préludes, chaque fois une improvisation fixée, dense, mystérieuse, haletante. Au tournoiement séduisant des Valses répond en écho l'aristocratisme des Mazurkas… La journée du 21 sera chopinienne, le cadet virevoltant Jan Lisiecki « répondant » à

son aîné marmoréen, Grigory Sokolov, qui fait aussi redécouvrir la 3e sonate. Schubert, l'encore plus discret des romantiques ? Et aussi un curieux d'expérimentation instrumentale et timbrique, ainsi qu'en témoigne son Arpeggione (guitare à bretelles du pauvre !). Et deux fois ici nommé en piano, la D.850 par Kissin, et l'immense ultime sonate D.960 – le Grand Combin, au moins, du Wanderer -, avec Rudolf Buchbinder.

Vrais Romantiques

Le seul romantique, non ? Schumann, qui fut dès l'adolescence nourri par la poésie et le roman (ses dieux, Richter, Hoffmann), vivait aussi du Rêve et mourut de « l'épanchement du songe dans son réel ».Dans ses Etudes Symphoniques, le jeune virtuose s'affirme dans la grande forme héritée du classicisme, pour plaire à sa 1ère fiancée, Ernestine, vite effacée devant Clara.(Daniil Trifonov, le Russe, a l'âge de ces rôles !) . Plus loin, le Concerto de piano sera l'âme incarnée du romantisme européen, encore un Russe –Mikhaïl Pletnev – le montrera. Sans oublier le dernier des 3 quatuors de l'op.41. « Avant », ç'aura été Mendelssohn, vrai-faux romantique, avec 3 partitions, dont l'Octuor radieux, jeune et si bruissant Songe d'une nuit d'été…à Verbier. Hors normes, notre Unique Français Berlioz, qui comprit si bien le « Faust » allemand de Goethe, par une Damnation qui fait autorité dans les Aventures du Docteur, de la belle Marguerite et du Tentateur-diabolus in musica. (Charles Dutoit, l'aîné-fondateur, conduit cela au triomphe, le 21). Un petit-grand Liszt, par lequel Dieu bénit la solitude sur cette terre.

L'autre grand nominé



Et on passe à Brahms, l'autre Grand Nominé Perpétuel de Verbier. Jeune romantique lorsqu'il apparut dans le ciel de Schumann basculant de l'autre côté du miroir, Brahms composa en 1852-53 ses deux premières sonates pour piano, Schumann leur donna le qualificatif de « symphonies déguisées » (les jeunes Martin Helmchen et Julien Quentin en traduisent la longue forme et la poésie des mouvements lyriques). Il fallut attendre presque un quart de siècle pour que le compositeur –hanté par Beethoven, bien sûr- ose passer à l'acte symphonique : voici le 1er de 4 chefs-d'œuvre du classicisme-romantique, jouée par les jeunes de Verbier sous la direction de leur aîné Charles Dutoit. Musique de chambre aussi, dans un programme Brahms et son temps (le 20), le 2e quatuor et le 1ere trio, et le magnifique op.115, hymne à la clarinette découverte au crépuscule de la vie, en écho des « berceuses de la douleur » de l'op.117 (le tout jeune Hoachen Zhang). Rappelons encore que « longtemps » les Français se sont « couché(s) de bonne heure » pour ne pas écouter l'étranger Brahms ; les Allemands l'ont bien rendu à propos de Fauré qui, tiens, est absent de Verbier ! Mais Franck – Belge, « Allemand »(beethovénien) et Français – est en son Quintette (1er août).

L'amitié de Brahms et Dvorak

Post-romantisme : Bruckner, le champion des wagnériens contre les « brahmanes »selon l'ironique surnom décoché aux brahmsiens d'époque) est là en sa majestueuse et lyrique 8e symphonie (J.van Zweden, 31 j.). A côté, un aimé de Verbier, Dvorak – conseillé par Brahms dont il eut le soutien d'une amitié très forte – est 4 fois en sa musique de chambre

(sonate alto-piano, trio, sextuor, 13e quatuor), et aux marges de la tradition, par ses Mélodies(d'âmes) Tziganes (Hampson, 25 j.). Jamais loin, Gustav Mahler, nous portant du lointain les Chants de compagnons errants (Hampson zncore, qui est aussi dans les bouleversants Kindertotenlieder, 25 j.), et souverainement, pour la 6e symphonie, d'essence tragique, mais qui peut s'évader vers les hauteurs et l'on écoute alors les cloches d'un troupeau (Verbier, pourquoi pas ?).

Gloire à l'opéra péninsulaire

Tchèquie ? Smetana, son 1er quatuor, « de ma vie », où l'on entend perdu dans les hauteurs d'un sifflement atroce, l'irruption de la surdité-hallucination (?) qui conduira le musicien « hors du monde ». Schoenberg est, post-romantique encore, dans sa Nuit Transfigurée. Scriabine,immense inventeur déraisonnable, en sa 2e sonate et ses Etudes (23 j, Kissin). « En face », un Debussy qui Prélude et un Ravel qui espagnolise en Rhapsodie. En péninsule méditerranéenne, gloire à l'opéra – et puisque le Festival s'est désormais « spécialisé » dans le regard « en concert » sur le domaine lyrique -, l'immense Verdi, d'abord :les actes III et IV de Don Carlo (version de 1884, direction de Daniel Harding), accompagné d'un Puccini très ironique et truculent, Il Tabarro(27 j).Une version plus « complète » avec une mise en scène (en gestes ? sans décors) de Thomas Allen, et la direction de Jesus Lopez-Cobos, pour l'Elixir d'amour, de Donizetti (3 a)…

Une signature d'Amadeo



Et tiens, en remontant…le temps italien (dans le texte), en 1775, une festa teatrale, Il Re pastore : c'est signé Amadeo….Mozart, un ado très doué de 19 ans. Sur un poème du librettiste à tout faire Metastasio. : « Deux couples princiers s'embrouillent à plaisir dans la Raison d'Etat ; le musicien les abandonne à leurs problèmes et compose sur leurs paroles une musique galante, supposant que des sentiments aussi naturels que ceux d'un pastoureau autocratique n'ont pas besoin d'une traduction trop expressive. »(J.et B.Massin). Gabor Takacs-Nagy dirige Rolando Villazon « bénissant » deux jeunes chanteuses, Regula Mühlemann et Pretty Yende. Et puisqu'on est chez Amadeus, quatre autres musiques de chambre, dont les importantissimes Quatuor K.428 (la série à Haydn) et le Quintette tragique K. 516 (par le Quatuor Ebène et l'altiste Blythe Engstroem, 26 j). En pré-écho, « l'ami et père » Josef Haydn , la sonate Hbk.XVI 41, et la quatuor op.76/4. En pré-pré-pré-echos, deux sonates de J.S.Bach et une de D.Scarlatti. A Verbier on ne remontera pas plus avant…

Les autres… Redescendons encore vers des Russes XIXe-XXe : Rachmaninov (XIXe, finalement ?), pour des Variations Chopin et le grandiose 3e concerto (le jeune Trifonov et Youri Temirkanov). Stravinsky,en Sérénade, Glazounov, Chostakovitch (un arrangement de la 15e symphonie, et la sonate op.40 par Maisky Père et Fille). Au nord davantage, le lumineux concerto pour violon de Sibelius (Renaud Capuçon, 31 j.), des Pièces Lyriques de Grieg. Reste du XXe : la réjouissante Création du Monde de Milhaud (dirigé par un des Järvi, 22 j.), une sonate de Bartok, une de Britten, du Villa-Lobos et du Falla. XXIe ? Discrètement présent tout de même, grâce aux interprètes : le pianiste canadien Marc André Hamelin (Variations Paganini), le non moins pianiste russe

M.Plet nev (2 pièces), le violoncelliste Russe Rostropovitch (Humoresque). Une commande au jeune anglais W.Nesbit, To Dance of Sands, pour huit violoncelles. Et enfin de la « musique du monde »(30 j.), avec « le roi de la scène africaine et du mbalax , aussi charimastique qu' engagé », Youssou N'Dour….

Et partout, constamment, la montagne-reine !



Festival de Verbier, Suisse, 21e édition. 58 concerts : salle des Combins, Eglise. Classes de maître, conférences, rencontres, films, festival off… **Du 18 juillet au 3 août 2014.** Information et réservation : T. 41 (0) 848 771 882 et 883 ; **www.verbierfestival.com**

Orange, Chorégies. Verdi : Nabucco, Otello. 9 juillet > 5 août 2014



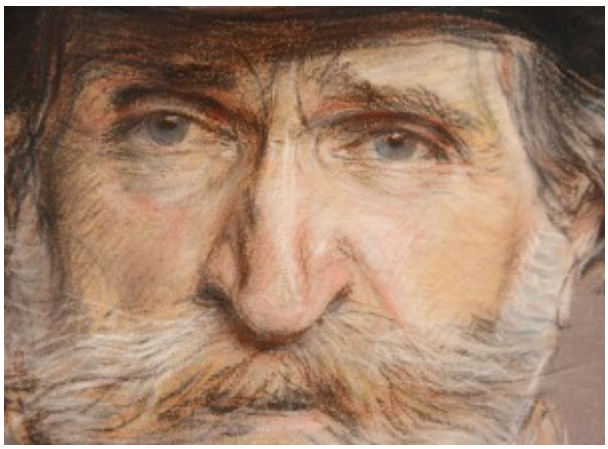
Orange, Chorégies. Verdi : Nabucco, Otello. 9 juillet > 5 août 2014. A Orange, on « redouble » chaque œuvre choisie : donc deux Nabucco, deux Otello. Un fragment de la totalité verdienne – 28 opéras – qui permet, sous le Mur romain, de contempler des moments essentiels. Le 1er chef-d'œuvre reconnu, Nabucco, une histoire biblique dont les échos vont du côté de l'Unité Italienne au XIXe (« Va pensiero »…). Et un couronnement dramaturgique : l'ultime tragédie d'Otello, ambigu et violent récit des aventures du More de Venise, de sa belle Desdémone et du provocateur Iago…

Le destin

Quand Giuseppe devient Verdi, au début des années 1840… Avant Nabucco, il y avait un jeune autodidacte très doué, formé à la composition par Lavigna, et qui après échec pour un poste à Busseto, était allé à Milan commencer une carrière dans la mélodie (Romanze, 1838) et surtout l'opéra (un brouillon, Rocester, remis sure le métier pour Oberto, accepté par un impresario qui fait monter l'œuvre avec un certain succès à la Scala (1839). Tout serait bien pour ce compositeur de 26 ans si le destin ne frappait à coups redoublés : la mort de deux très jeunes enfants, puis celle – maladie foudroyante – de l'épouse, Margherita (1840), pendant que s'écrit un opéra-bouffe, Un jour de règne, qui d'ailleurs connaîtra un

humiliant échec.

Va pensiero…



Mais Verdi est déjà un vibrant patriote et veut voir se réaliser l'unité de son pays contre l'occupant autrichien ; il a été introduit dans les milieux de l'opposition libérale aristocratique (le comte et la comtesse Maffei) et il a adhéré aux idées progressistes de Mazzini. C'est ainsi qu'il tombe sur un livret biblique (le drame du peuple juif en exil à Babylone), écrit par Temistocle Solara, dont le père avait été interné au Spielberg (là où le poète S. Pellico avait composé « Mes Prisons »). Il s'enthousiasme pour le chant des exilés soumis au travail forcé loin de leur patrie : « Va, pensée, sur tes ailes dorées », qui deviendra par le vers initial « Va pensiero, sull ali adorate » hymne de ralliement à la libération des Italiens, symbole de la partition entière, et même ce que nous appelons un « tube » à vocation universelle. La composition de l'opéra est entreprise dans la fièvre.

Le livret amalgame des faits historiques et des personnages soit imaginaires (Abigaïle, prétendue fille de Nabucco et « réelle » esclave, devenant reine par coup d'Etat !), soit placés en situations destinées à provoquer l'admiration, la terreur ou la pitié… Les histoires d'amour s'y enlacent au cours historique des choses et des peuples, l'aile de la folie s'étend sur le héros, le roi Nabucco, qui recouvrera la raison et se ralliera au Dieu d'Israël. Le « véritable » Nabuchodonosor, souverain de l'empire néo-babylonien au début du VIe , lui, n'avait été…que le bâtisseur d'une Cité aux 18 kms de murailles et aux jardins suspendus.

Comme j'aimerais être à votre place !

L’opéra fait en tout cas commencer l’immense carrière de Verdi. Le soir de la première à la Scala, « le violoncelliste Merighi dit au compositeur « caché » dans la fosse d’orchestre : Maestro, comme j’aimerais être à votre place ! Et ce soir-là en effet, la victoire est totale ! » (P.Favre-Tissot). Mais quelles significations en profondeur, du côté de ce qu’on n’appelle pas encore l’inconscient et qu’on apprendra dans un demi-siècle à sonder par la parole libérée ? « Il est curieux de noter que Nabucco prépare ce Roi Lear auquel Verdi rêvera pendant tant d’années, dont il commencera la composition et qu’il ne pourra jamais mener à bien.(J.F.Labie). Et chez le Grand Will(iam Shakespeare, pierre angulaire du romantisme européen), Verdi puisera pour Macbeth, Otello et Falstaff. Comme dans Lear, Nabucco est à la fois « roi et père, tyrannique, fou et humilié, tout le prépare à devenir père assassin . Et le père qui remplit mal sa fonction devient à la fois meurtrier et victime en puissance. » Simone Boccanegra puis Rigoletto parleront ensuite et très fortement du Père, avec quelle intensité !

Nos Révolutions et les leurs

L’autre tension plus clairement lisible, est historico-politique. Notre « qualité » de Français nombrilistes ne nous fait guère prêter trop d’attention à la « naissance d’une nation », fût-elle de l’autre côté des Alpes. Et nous avons notre Révolution – la Grande, avec ses petites soeurs du XIXe -, notre Unité hexagonale n’avait pas attendu le siècle du romantisme pour se faire.Hormis donc le très célèbre Viva V.E.R.D.I !, nous ne sommes pas très au fait d’une Histoire italienne qui n’avance pas alors irrésistiblement, et plutôt piétine après ses succès, voire recule (pour mieux sauter, disent les optimistes). Où l’imbroglio des idéologies déroute : républicains rouges et impatients (Garibaldiens), modérés se ralliant à la raisonnable monarchie de Piémont-Sardaigne, contre principautés et royaume obsolètes du nord et du sud. Il en va de même pour les actions : sociétés

secrètes, complots et attentats au début, carte militaire d'armées traditionnelles à jouer ensuite contre l'Occupant, alliances même étrangères au jeu équivoque, retournements et attentismes, monarchie parlementaire et négociatrice contre grande aventure républicaine… Sans oublier qu'au nombre des « tyrannies » figure la Papauté, encore puissance temporelle (les Etats de l'Eglise) et qui, sauf brève illusion lyrique (Pie IX, les premiers mois),joue la carte du monde ancien et répressif, en attendant de se poser en victime « prisonnière » après 1870 et pour 60 ans dans les frontières de son village d'opérette vaticane…

Le pouvoir est rassurant

Et certes en 1842, on est encore loin du moment spectaculaire où le musicien V.E.R.D.I, avec jeu de lettres sur son nom, incarnera le patriotisme trahi de 859, quand Napoléon III « lâche » les Itliens en laissant l'Autriche garder la Vénétie. La démission provisoire du comte Cavour, réaliste serviteur de la royauté piémontaise, puis son idée – après retour au pouvoir – de pousser Verdi à la députation font partie de ce qu'on dirait aujourd'hui un « bon plan de comm politique ». D'ailleurs, depuis le temps de Nabucco, Verdi est passé du républicanisme mazzinien au conservatisme « à la Vittorio-Emmanuele », comme le souligne l'historien non-conformiste de la musique J.F.Labie (Le Cas Verdi) : « La pente naturelle du caractère de Verdi, et aussi sa violence mal contenue, le poussent à l'acceptation d'une puissance souveraine, non pas par accident, mais par essence, parce que le pouvoir est rassurant… »

Discussions au-delà des clichés

La mort de Cavour (« le Prométhée de la Nation », selon le musicien)dès 1861 finira par l'éloigner de la politique, et ses enthousiasmes auront toujours été freinés par une bonne dose de prudence (conservatrice) ». André Segond ajoute : » En fait Verdi resta farouchement hostile à tous les mouvements

populaires qui visaient à la conquête de plus grandes libertés politiques et économiques. » Spectateur attentif, vous voyez qu'au-delà des clichés confortables, il y a bien des discussions virtuelles et désirables sous le Mur ! Là, c'est le metteur en gestes et images Jean-Paul Scarpitta, le chef Pinchas Steinberg, l'Orchestre Montpelier-Languedoc (à Orange pour la 1ère fois), les solistes (dont Martina Serafin, en Aigaïlle, George Gagnidze en Nabucco et D. Belossleilskiy en Zaccaria) et les Chœurs Régionaux, qui traduiront la jeunesse du1er chef-d'œuvre verdien.

Mon gauche patois de Busseto



Verdi et son librettiste Arigo Boito pour Boccanegra, Otello et Falstaff

Mais n'est-ce pas un autre (nouveau ?) Verdi qui propose en 1887 (écriture commencée depuis 1882) sa vision tragique –obsédante et obsédée – d'un sombre héros shakespearien ? Arrigo Boito est alors devenu dramaturge et conseiller de Verdi, et il a « comploté avec l'éditeur Ricordi pour que Verdi sorte du silence observé depuis Aïda (1871) puis le Requiem (1874) ». Alors, shakespeariennement oublié le Macbeth (1846) que Verdi avait appelé « mon péché de jeunesse » … En réalité, il faudra quatre ans d'écriture pour Otello, « de la dépression et du secret ». En 1883, il y aura eu le choc – sinon affectif, du moins esthétique – provoqué chez l'Italianissime par la mort de Wagner (son conscrit !). Certes, comme le note André Gauthier, les distances auront été

marquées depuis longtemps : « Nous sommes des Italiens, avait rappelé Verdi : je ne veux pas transcrire la sublime polyphonie de Wagner en mon gauche patois de Busseto ! »

La création d'Otello sera un triomphe, et des Français « importants » sont présents à la Scala : Massenet, Reyer, Clémenceau, et même ce Camille Bellaigue qui aura 15 ans plus tard l'inoubliable formule : « L'orchestre de Pelléas ne fait pas grand bruit, mais un vilain petit bruit. ». Après d'interminables approbations du public, une foule raccompagne l'auteur à l'Albergo Milano, l'interprète Tamagno entonne au balcon l'Esultate du début de l'opéra. « La gloire, constate Verdi, la gloire.. ;Oui, mais j'aimais tant ma solitude en compagnie d'Otello et de Desdémone ! »

Le poison de la jalousie

Otello, c'est un huis-clos – une fois passé le 1er acte de tumulte chypriote, lui-même nouveau lieu de réflexion sur le pouvoir – montrant de brûlante façon que « l'enfer c'est les autres » dès lors que le poison de la jalousie est venu habiter corps et âmes : dans Shakespeare déjà, elle était, selon Iago, « lemonstre aux yeux verts qui produit l'aliment dont il se nourrit…Quelles damnées minutes il compte, celui qui raffole, mais doute, celui Qui soupçonne, mais aime éperdument ! » L'outrance de l'Anglais et celle de l'Italien est dans l'étude quasi-voluptueuse d'une pathologie de l'extrême. Tous les clignotants d'alerte de la paranoia sont au rouge : bouffées délirantes, manie de la persécution, jugement faussé, pulsions de mort (subie et infligée). « L'obscur objet du désir », cadenassé dans la sphère-prison de propriété conjugale devient lieu géométrique d'un retour à la pureté par vengeance folle après simulacre de procès. Le plaignant est le juge-exécuteur immédiat de sa propre sentence.

Son lion (de Venise) superbe et généreux

Mais dans ce processus de déraison incontrôlable, il est un aspect qui aura légitimement retenu des commentateurs modernes (ainsi dans le remarquable Avant-Scène Opéra sur Otello : G. de Van, Catherine Clément,Philippe Reliquet), c'est le caractère noir (« nègre » ?) d'Otello. A l'origine historique,le Morede Venise devenu gouverneur de Chypre était un noble vénitien, Cristoforo Moro. Le « jeu de mots » aura permis le passage « choquant la bienséance de spectateurs européens » (on le disait au XIXe !) à un « teint jaune et cuivré », voire davantage, dans la confusion avec les Ottomans qui menacent Chypre (musulmans, soit, mais pas Africains !). Otello devient « l'homme aux lèvres épaisses », voire l'esclave aux lèvres gonflées », « le barbare », bref celui que sa bravoure guerrière dont une douce, amoureuse et blonde Desdémone fait, dirait-on ailleurs, son « lion superbe et généreux ».

Mais que le mariage ait été autorisé ou qu'il y ait même eu rapt (consenti), Otello ne peut que demeurer l'Autre, puisqu'il est …Noir. D'où les « interpellations offensantes » sur le « barbare très fruste » portées par Iago : Otello n'est pas à sa place ni en légitime amoureux,ni en époux. La violence meurtrière qu'il porte en lui, est-ce bien celle de tout humain contaminé à son insu par une jalousie pathologique, ou bien porte-t-il, par son origine « raciale », quelque chose qui prédispose et exacerbe, « de natura » ? Ainsi peut-on être amené à poser la question du titre dans l'article de P.Reliquet : « Otello,drame raciste ? »

Je fus



D'autres pistes de réflexion : si le More « est aussi la mort », n'y-a-t-il pas aussi extrême « jalouissance » tout près de tels abîmes, pour reprendre le joli mot lacanien cité par C.Clément ? Et aussi, on peut cherche en tout cela des échos dans la « camera

oscura » de la conscience verdienne. Car Otello est l'homme « âgé » dans les bras de la tendre Desdémone. Pour Verdi des années 1880, la vieillesse monte à l'horizon, la jeunesse est en tout cas enfuie, « à jamais » marquée par la triple tragédie de 1838-40. Il n'y a pas en lui la profondeur d'une espérance chrétienne qui pourrait chez cet agnostique rassurer dans une interrogation sur le néant. Qui sait si Verdi, à la fin, ne pourrait qu'avouer comme son héros : « Otello fu », « il fut ». Et rien d'autre ?

Son seul rival international



Mais nous pourrons le consoler, notre Giuseppe : son avant-dernier acte de compositeur prouverait à lui seul le génie du « seul rival international » (c'était la formule du Général de Gaulle humoriste se comparant à …Tintin !) de… Wagner. Sous le mur-rempart d'Orange, on peut en tout cas faire confiance à la forme très synthétique de l'esprit Myung Whun Chung pour faire traduire par son Orchestre (le Philar de Radio-France), les Chœurs, les solistes –en particulier le Trio terrible :Inva Mula, Desdémone, Robert Alagna, Otello, Seng-Hyoun Ko, Iago- la complexité d'arrière-plans troublants qui hantent l'opéra. Et ce devrait être en complet accord avec la culture et la subtilité très « orangiennes » de Nadine Duffaut, qui met en scène. Sans oublier entre les séries de représentations un concert lyrique de Patrizia Ciofi, très aimée aux Chorégies : tour d'horizon du côté de chez Gioacchino (Rossini, cinq extraits d'opéras) et Gaetano (Donizetti, six extraits), le Philharmonique de Marseille étant conduit par Luciano Acocella.

Festival des Chorégies d'Orange 2014. Giuseppe Verdi (1813-1901). Nabucco, dir.Pinchas Steinberg : 9 et 12 juillet, 21h45. **Otello**, dir. Myung Whun Chung, 2 et 5 août, 21h30. Concert lyrique Rossini et Donizetti, par Patrizia Ciofi : 4 août, 21h30. **Information et réservation : T. 04 90 34 24 24**

et www.choregies.fr

Festival Cordes en Ballade (Ardèche) : Viva latina !

[Ardèche. Cordes en ballade : 3>14 juillet 2014. « Viva latina ! »](#). Un grand ado de 15 ans, ce Cordesenballade, plein d'idées, une bougeotte pas possible, addicté à son Facebook bien international ; cet ado, il fait la joie de ses parents adoptifs, les Debussy, bien fiers de leur grand garçon (difficile de filer la métaphore avec 4 parents, tant pis). Et tout cela va faire début juillet une teufe géante avec les copains latinos, ça s'appelle Viva Latina !

La sortie vers l'Océan ?

Cordes en ballade, 16e édition. Pour cette Ballade entre Espagne, Portugal et Amérique du Sud, c'est par où la sortie vers la Méditerranée puis l'Océan ? Pas de souci, si vous êtes au nord de l'Ardèche du Fleuve, vous faites du stop (auto, bateau, coche d'eau, diligence), vous vous arrêtez un moment vers Viviers, et reprenez « le chemin » – mêmes moyens de transports –,après le delta du Rhône, bifurquez sud-ouest, puis ouest, et puis les Colonnes d'Hercule, et au-delà une grande aventure commencera vraiment.

Le chemin des Conquistadores

Mais si ça dépasse un peu vos désirs d'autonomie voyageuse, si

vous craignez sans trop oser l'avouer les périls et fatigues (ou si vous avez entendu parler de cela pour la 15e édition qui se nommait «W elcome America » (but North America), prenez seulement en sonore le « chemin des conquistadores « (sans en avoir les mauvaises, voire épouvantables manières : car paix à leurs âmes-s'ils en avaient une – c'étaient souvent de rudes coquins sous le signe de l'Ange…Exterminateur, avec leurs crimes de guerre et contre l'humanité -) Et « en plein cœur de l'Ardèche, ce sera un mélange de créations de musiques traditionnelles, improvisées ou de traditions savantes, des rencontres pluridisciplinaires qui placeront Bach, Debussy ou Ravel aux côtés de Turina, Falla, Villa-Lobos ou Astor Piazzola ».

Natal rime avec brutal

Histoire aussi de réfléchir sur une Histoire qui n'est pas que musicale, et où le « métissage , l'entrecroisement des cultures » n'auront pas été que valeurs positives : n'oublions jamais qu'une fois « réduites », voire éradiquées en leur civilisation antérieure, les populations autochtones (les bien nommées : celles nées « sur » leur terre , et qui en Amérique Latine du nord » y retournèrent – dans les mines- pour une exploitation sans pitié), se virent ensuite « relayées » par des apports massifs d'autres autochtones arrachés à l'Afrique, « vivant », c'est-à-dire travaillant, et mourant « à leur Ouest d'Atlantique » dans d'atroces conditions. J'apprenais à l'école – il y a si longtemps, mais ça m'est resté en mémoire automatique-, les Conquistadors de Heredia, « comme un vol de gerfauts hors du charnier natal », et comme Heredia avait raison de faire rimer natal avec brutal, pour ces reîtres-convertisseurs !

Viviers et Lagorce

Cordes en ballade, donc, et partant de l'ogival joyau en bord

de fleuve qu'est la cathédrale de Viviers : formule assez classico-romantique, le 1er concerto de Mendelssohn ralliant depuis toujours les suffrages, et ici confié à une des têtes d'affiche du Festival, Alexis Cardenas. Ce violoniste du Venezuela – qui jouait à 12 ans le dit concerto !-, qui a suivi des études musicales supérieures aux Etats Unis et en France, a remporté de prestigieux prix, joue sous la direction de Marek Janowski et de son compatriote Gustavo Dudamel ; il est super-soliste à l'O.N.Ile de France et pratique le multiculturalisme : on le retrouve dans le jazz et les musiques populaires. On en verra la trace dans d'autres partitions du concert-Cathédrale : une fantaisie sur Carmen, de Sarasate, une Suite pour orchestre à cordes d'Aldemaro Romero (fusion de la fugue et d'une danse vénézuélienne, le Pajarillo), un quatuor du Catalan Edouardo Toldra. Sans oublier le coup de chapeau à Piazzolla en son Tango Ballet. Dans le site un peu farouche de Lagorce, tournoiera le Concerto Flamenco, avec son Patron Juan Carmona, s'auto-définissant « hors époque, lieu, temps et espace », et donnant ici son « autoportrait », où il flirte avec les musiques africaines, cubaines, liturgiques et jazzistiques.

Oscar… Kagel

Re-Viviers, Hôtel-de-Ville cette fois, où le jeune (22 ans) pianiste Guillaume Vincent joue Ravel et Debussy, faux vrais-Espagnols (Alborada, bien sûr), et Puerta del vino), Turina et Grandos. Rejoint par le violoncelliste Fabrice Bihan et l'accordéoniste Philippe Bourlois, il se lancera dans des Exercices de latinité (cha-cha-cha, tango et tarentelle) qui permettront de rencontre le « en résidence-ardèche-2014 », le compositeur Oscar Strasnoy, une belle prise de guerre-com dans le Gotha européen de la jeune écriture. Autrement dit, Oscar est le « à-la-mode », Argentin comme le fut naguère Mauricio Kagel, et- vivant comme lui en Allemagne. Formé à Berlin et à Paris (Levinas, Reibel), honoré par Berio en 2000,

multi-primé, pianiste, chef, invité d'Acanthes et de Présences : l'homme qui monte.

Hommage à Frida Kahlo

Encore Viviers, avec les Trois mêmes (piano, piano à bretelles ; violoncelle) qui posent des questions drôles sur un échange musicologique entre J.S.Bach (« né à Buenos-Aires en 1921 » ?) et Piazzola (« maître de chapelle à Leipzig 1730-40 ? »). Au programme, Graciane Finzi qui fait (Impression)Tango, et re-Strasnoy pour transcrire les contes des Grimm et de Perrault. Dans le cadre –roman- de l'abbatiale de Cruas, retour de Cardenas avec son ensemble Recovevo, pour faire « musique au sommet des Andes ». Puis Bourg-Saint Andéol –les « Deb(ussy) », le comédien Sylvain Stawsky, la chanteuse Sandra Rulino, le guitariste Kevin Sekkidi – pour célébrer via Piazzolla, Kagel, Ponce, Yupanqui ou Strasnoy la Mexicaine mythique Frida Kahlo et son Grand Corps Malade mais Victorieux, peinture, musique et vraie vie qui est aussi ailleurs… Non alignement garanti au Cloître de la Cascade ! Et à Aubenas, le triomphe du légendaire Richard Galliano, multi-interprète et adaptateur, et aussi compositeur (Opale Concerto), avec le Tangaria Quartet, sans oublier le Last Round d'Osvaldo Golijov.

Parfum des nuits ardéchoises

A Montpezat, une plus classique mais très parfumée « nuit dans les jardins d'Espagne », avec le Breton Quartet… évidemment espagnol, qui à côté du 8e Quatuor de Beethoven et de la création du 9e Quatuor de J.M.Sanchez-Verdu, inscrit le 2e de J.C. de Arriaga, le génial consumé-par la-flamme-de-la-maladie (la phtisie), et qui s'éteignit à 20 ans -1826 – en ayant volé le temps d'écrire une vingtaine d'œuvres passionnantes. Trois hyper-jeunes Quatuors, couvé par les Deb : Shana, Alcea, Arod, vont en divers lieux (Le Teil, Berrias, Saint-Marcel,

faire se rencontrer Haydn, Beethoven, Schubert ou Ravel et le jeune Américain (philglassien) Nico Mulhy ou encore Oscar Strasnoy. Et rappelons-nous que les Cordes, c'est aussi une Académie d'été, d'autres jeunes sous l'inspiration des Debussy, qui travaillent, jouent (Aubades, Concert de clôture) et se joignent quand ils peuvent aux autres récréations du public incité à l'activité (conférences, lectures, visites). Le tout pour honorer « l'exigence musicale, l'ouverture artistique et une grande simplicité dans l'échange » qui ornent le fronton sud-ardéchois des Cordes Voyageuses entre Rhône et Garrigues.

LES CORDES EN BALLADE
Festival de musique classique itinérant
DIRECTION ARTISTIQUE QUATUOR DEBUSSY

Festival Les Cordes en Ballade, Viva Latina ! , 07 (Ardèche méridionale : Viviers, Cruas, Bourg-Saint-Andéol, Aubenas, Montpezat, Le Teil, Lagorce, Berrias, St Marcel), du 3 au 14 juillet 2014. Viva Latina ! (Quatuor Debussy) : concerts, Académie, rencontres…16e édition.

Concerts : 3 juillet, 21h ; 4, 21h ; 5, 18h,21h ; 6, 21h ; 7, 18h ; 8, 21h ; 9, 18h ; 10, 21h ;11, 8h ; 2, 18h30.

Information et réservation : T. 04 72 48 04 65 , 06 28 34 72 19 ; www.cordesenballade.com

Compte rendu, concert. Lyon, Auditorium, samedi 11 juin 2014. Concert Ravel : Antar, Mélodies Hébraïques, Shéhérazade, Daphnis. ONL, dir. L.Slatkin. Véronique Gens, André Dussollier



Compte rendu, concert. Lyon, Auditorium, samedi 11 juin 2014. Concert Ravel. Leonard Slatkin, direction. Du Ravel à découvrir dans l'Auditorium lyonnais …qui porte son nom : c'est Antar, d'après Rimsky-Korsakov, en une adaptation qui parsème d'allégements discrets le spectacle – 1910- très théâtral d'un poète libanais. Un texte poétique a donc été demandé à Amin Maalouf, et c'est André Dussollier qui « récite » sans emphase, de sa voix si musicienne. Véronique Gens module superbement les Mélodies Hébraïques et Shéhérazade, puis l'Orchestre vient en gloire faire rayonner la 2e Suite de Daphnis.

Mata Hari chez Rimsky

A l'Auditorium Ravel, il arrive qu'on découvre encore du…Ravel, problématique sinon inconnu. Ainsi en est-il allé pour un Antar d'après Rimski-Korsakov, dont une fort intéressante notice de programme (François Dru) indique

limites et questionnements. « Ni mirage, ni légende », cette « partition » de 1910 où les biographes dominants (M.Marnat, A.Orenstein) demeurent évasifs sur l'autonomie ravélienne en cette « aventure orientalisante » , menée parallèlement à l'écriture d'un infiniment plus important Daphnis . Pour Antar, il s'agissait d'une pièce (en 5 actes et en vers !) du poète libanais Chekri Ganem, avec 14 rôles principaux (et même Mata-Hari en effeuilleuse !), qui « copiait-collait » avec le poème-symphonique ensuite devenu 2e Symphonie de Rimski.
Le musicien russe était fort apprécié par Ravel à qui son ami Ricardo Vines l'avait présenté trois ans plus tôt. Puis, comme le dit F.Dru : « Le travail de Ravel pour Antar ne fut pas de composition pure, mais l'intérêt d'une reconstitution demeure dans la vision d'un Ravel arrangeur, capable de disséquer et d'agencer un texte musical pré-existant, pour accompagner le geste dramatique, en un véritable travail d'orchestrateur, tel que l'industrie du cinéma peut encore le rechercher. »

Poète au pays du Cèdre
On songe évidemment tout de suite à ce que Ravel écrira douze ans plus tard, le passage en orchestre des Tableaux d'une Exposition : mais avec Moussorgski, ce sera – rutilance russe à la base – pour une vision augmentative, passionnée, et quelle ! Avec Antar, nous demeurons dans l'agencement habile, et plutôt en réduction, par celui qui fut surnommé (un 3e Russe, Stravinsky : était-ce un compliment ?:« l'horloger suisse ».) En tout cas, du vivant de Ravel et même après sa mort, Antar-spectacle-Ganem avait été un grand succès, et les reprises (dont tout de suite une cinématographique !) furent nombreuses. On nous précise même qu'il y en eut une à…l'Opéra de Lyon, en 1938 : est-ce en songeant à cela que Léonard Slatkin avait songé à une nouvelle version qu'il inscrirait dans son intégrale discographique avec l'ONL ? Il fallait alors remettre en « portatif » le dispositif initial et le faire avec un texte non théâtral, dialoguant avec l'orchestre. Nouvelle idée « libanaise » des années 2010 : solliciter un poète du pays du Cèdre… Amin Maalouf accepte, pour le bonheur

de tous …et du récitant André Dussollier.

Du côté de chez Swann

Donc, voici porté par un acteur à la fois connu et aimé d'un large public (au cinéma), d'une subtilité discrète, absolue (qu'on aille jeter l'oreille sur sa lecture en coffret cd. « Du côté de chez Swann », admirable de justesse proustienne), un Antar ramené à des dimensions moins légendaires, plus humaines en quelque sorte, puisque le guerrier légendaire est devenu ancien esclave et porte seulement le sort de sa tribu. Antar n'en sacrifiera pas moins noblement sa vie à l'honneur, laissant seuls sa belle veuve et son enfant. Prendrait-on autant de plaisir – fût-ce musical devant les fondus-enchaînés et raccourcis discrètement ravéliens- sans le beau texte de Maalouf – ah ! son leitmotiv : « le désert n'est pas vide » ! – et le sublime lecteur en complet-cravate qui vient se placer comme soliste devant le chef ?

Jeu de mélodie et de timbres

La voix d'A.Dussollier a ses résonances un rien métalliques, mais dont la parfaite précision n'érode jamais les harmoniques émotives, et tout ce qui est cherché en profondeur, sans trace de démonstrative impudeur : un vrai « jeu de mélodie et de timbres », comme on dit depuis l'Ecole de Vienne. On croit ainsi voir à l'horizon « les chimères » butant sur le silence calculé de l'orchestre, le désir d'Antar (« on dit que tu as de la tendresse pour Abla »), la menace de l'inéluctable destin…Ce qui frappe aussi, c'est le contraste entre ce mezzo voce dominant et le déferlement instrumental de cette 2nde Symphonie écrite par Rimsky – depuis 1868, il en avait fait trois révisions ! – à laquelle son auteur tenait tant, bien qu'il eût avoué en toute modestie : « Antar, Sadko, des œuvres qui se tenaient et ne marchaient pas mal, mais je n'étais alors qu'un dilettante et je ne savais rien ! ».

Comme au jour de sa mort pompeusement parée

Pourquoi le mauvais esprit nous souffle t-il que cette écriture somptueuse, ô combien post-romantique, a un peu de

« cet éclat emprunté » mis par Racine dans le personnage de Jézabel (la « maman d'Athalie »), « comme au jour de sa mort pompeusement parée » ? Devant cette mort (esthétique) annoncée , le minimaliste et ironiste Ravel dut s'amuser tout en s'efforçant d'alléger cette « barque sur l'océan » d'éloquence. Et de cet ensemble composite , Leonard Slatkin tire un magnifique tableau en technicolor-écran-panoramique, respectant la dimension voulue par A.Maalouf et A.Dussollier mais déchaînant un orchestre visiblement heureux de donner sa pleine mesure.

Asie, Asie, Asie

Un « plus vrai Ravel », bien sûr, vient dans la 2e partie du concert, à commencer par d'autres somptuosités dans le chant. Aussi bien pour les deux Mélodies Hébraïques de 1914 que pour les poèmes de Shéhérazade (1903), la voix de Véronique Gens est miracle d'identification aux textes et à leur esprit : tour à tour et simultanément souple, ondoyante, profonde, voluptueuse, caressante, grave : suprêmement esthétique, au carrefour de toutes les sensations. A l'image de l'initial appel en triade : « Asie, Asie, Asie » et de sa désinence orchestrale, tout ici est construit par Ravel mais semble échappe au calcul, en pur bonheur de sensualité.

Un fervent dreyfusiste

Puis seul e s'échappe vers l'émotion la plus poignante la mélodie du kaddisch (prière des morts), dont le climat et la haute inspiration rappellent l'admiration respectueuse que Ravel vouait au peuple et à la culture juifs : à travers de nombreuses amitiés – dont celle de Léon Blum-, en miroir de ses idées pacifistes , socialistes et anticolonialistes, (voir la 2e des Chansons Madécasses : « Aouah ! méfiez-vous des Blancs, habitants du rivage ! »), ce fervent dreyfusiste de la première heure éprouva vite la haine que certains milieux – fanatiques musicaux(?),section Action Française, « étrangleurs de Gueuse » (la République), entre autres – professaient envers « les météques » et « le peuple

déicide » . N’alla-t-on pas jusqu’à lui crier « silence, sale juif ! » quand il manifestait au Théâtre des Champs Elysées en faveur du Sacre du Printemps ? Les obsédés de la traque antisémite avaient aussi prétendu « lire » en « ravel » un camouflage onomastique , (« rabbele », petit rabbin), ce qu’on colporta jusqu’en Amérique du Nord – Ravel en subit là-bas – 1928- les échos insultants chez des ultras sournois ou vociférants –…

Les autodafés de 1933

Cette « réputation », ses amitiés dans les milieux juifs et d’extrême-gauche,- plus encore que le contenu musical de l’Oeuvre ? -, valurent à Ravel « l’honneur » de figurer sur la liste des « autodafés », dès mai 1933, établie par Goebbels et ses sbires. On notera encore qu’à Montfort-l’Amaury, des exilés raciaux chassés en France par les nazis purent trouver secours et aide financière auprès d’un Ravel jusqu’au bout fidèle à ses convictions d’humaniste épris de la liberté…
Pour finir, Leonard Slatkin a conduit son orchestre galvanisé, hautement inspiré, dans la 2e Suite de Daphnis et Chloé. De la poésie impalpable du « lever du jour » au déchaînement solaire de « la danse générale », ce fut un superbe temps conclusif, apollinien et dionysiaque, où la grandeur ravélienne trouve son immense mesure et démesure.

Auditorium de Lyon, samedi 11 juin 2014. Maurice Ravel (1875-1937) : Antar, Deux Mélodies Hébraïques, Shéhérazade, 2e Suite de Daphnis. O.N.L. , direction Leonaed Slatkin, Véronique Gens, André Dussollier.